

BILINGUE

# Lucrèce

De la nature

*De rerum natura*

Traduction  
et édition  
de José Kany-Turpin

GF

# Lucrèce

## De la nature

### *De rerum natura*

Au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, Lucrèce ne se contenta pas d'offrir à ses compatriotes la doctrine «salvatrice» d'Épicure, leur permettant d'accéder pleinement à sa philosophie, mais il traduisit en visionnaire le mouvement incessant des atomes et le perpétuel devenir des choses au sein du vide infini. Son œuvre explore l'univers physique et le savoir grec, mais aussi notre vie quotidienne. Gardien essentiel de la doctrine épicurienne, vivant à une époque de violence et d'oppression, le poète latin révéla non sans ferveur les moyens d'un bonheur accessible à tous.

La version française que l'on présente ici se veut l'écho de la tension jamais abolie entre la poésie et la raison dans le *De rerum natura*. Inventant un langage de la nature, Lucrèce lui a donné des cadences que cette traduction essaie de transposer.

Traduction, présentation, notes et bibliographie  
de José Kany-Turpin

Texte intégral

En couverture :  
Illustration  
de Virginie Berthemet  
© Flammarion



Flammarion

DE LA NATURE  
DE RERVVM NATVRA

*La philosophie de l'Antiquité  
dans la même collection*

ARISTOTE, *Catégories. De l'interprétation. — De l'âme. — Éthique à Eudème. — Éthique à Nicomaque. — Histoire des animaux. — Métaphysique. — Météorologiques. — Le Mouvement des animaux. La Locomotion des animaux. — Les Parties des animaux. — Petits Traités d'histoire naturelle. — Physique. — Les Politiques. — Premiers analytiques. — Rhétorique. — Seconds analytiques. — Topiques. Réfutations sophistiques. — Traité du ciel.*

CICÉRON, *Les Académiques. — De la divination. — De la République. Des lois. — De la vieillesse. — Fin des biens et des maux.*

DIOGÈNE LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres (2 vol.).*

ÉPICTÈTE, *Manuel.*

ÉPICURE, *Lettre à Ménécée. — Lettres, maximes et autres textes.*

HÉRACLITE, *Fragments.*

MARC AURÈLE, *Pensées pour moi-même, suivies du Manuel d'Épictète.*

PENSEURS GRECS AVANT SOCRATE. De Thalès de Milet à Prodicos.

PLATON, *Alcibiade. — Apologie de Socrate. Criton. — Le Banquet. — Charmide. Lysis. — Cratyle. — Écrits attribués à Platon. — Euthydème. — Gorgias. — Hippias majeur. Hippias mineur. — Ion. — Lachès. Euthyphron. — Lettres. — Les Lois (2 vol.). — Ménexène. — Ménon. — Les Mythes de Platon. — Parménide. — Phédon. — Phèdre. — Philèbe. — Platon par lui-même. — Le Politique. — Protagoras. — La République. — Sophiste. — Théétète. — Timée. Critias.*

PLOTIN, *Traités.*

SÉNÈQUE, *De la providence. De la constance du sage. De la tranquillité de l'âme. Du loisir. — Lettres à Lucilius. — La Vie heureuse. La Brièveté de la vie.*

XÉNOPHON, *Anabase. Le Banquet.*

LUCRÈCE

DE LA NATURE  
DE RERVM NATVRA

*Traduction, présentation, notes et bibliographie  
de*

José KANY-TURPIN

*Traduit avec le concours  
du Centre national du livre*

GF Flammarion

## REMERCIEMENTS

Cette traduction et le commentaire proposé dans les notes n'auraient pas été menés à terme sans le concours de nombreuses personnes qui, à diverses étapes de la rédaction, ont bien voulu m'aider de leur science ou de leur art. Je les en remercie, et particulièrement ceux qui, amis et collègues, sont pour ainsi dire associés à ce travail, tant leurs critiques et leurs conseils lui furent profitables : Bernard Besnier, William Anthony Caswell, Catherine Dalimier, Hubert Lucot, Pierre Pellegrin, Maryse Quibel. Enfin, merci à mes étudiants de philologie.

La présente traduction a obtenu, en 1993, le prix Nelly Sachs, décerné à Arles par les Assises de la traduction.

Édition revue, 1998 ; rééd. 2021.

© Aubier, Paris, 1993.

© Flammarion, Paris, 1997, pour cette édition.

ISBN : 978-2-0814-4461-4

## PRÉSENTATION

Dans son *De rerum natura*, Lucrèce crée un univers poétique tout autant qu'il définit la nature du monde. Son génie concilie deux domaines et deux types d'initiation habituellement séparés<sup>1</sup>. L'élément esthétique soutient la pensée discursive et stimule sa capacité d'invention. La tension entre poésie et raison n'est cependant pas abolie. Elle confère un caractère parfois tragique à cette œuvre. Dans ma traduction, je souhaite avoir préservé l'impression de mystère que donne la poésie lucrétienne dans sa quête obstinée du secret des choses. Par sa vocation initiatique, proclamée à maintes reprises, ce poème invite le lecteur à devenir actif, interprète enjoué et créateur lui-même. Cette introduction n'impose donc aucune clé de lecture ; elle présente Lucrèce et situe son œuvre en son temps ainsi que dans la tradition philosophique et littéraire.

---

1. Bien évidemment, la poésie ne constitue pas une initiation à la physique comme chez les romantiques allemands ou chez certains poètes contemporains. La maxime de F. Schlegel « Veux-tu pénétrer dans l'intimité de la physique, fais-toi initier aux mystères de la poésie » deviendrait plutôt, si l'on considère Lucrèce : « Veux-tu pénétrer dans l'intimité de la poésie, fais-toi initier aux mystères de la nature » ; ainsi inversée, elle correspond à certaines tendances de la physique et de la cosmologie contemporaines, qui cependant ont dû renoncer à la forme poétique ; cf. E. Morin, « La relation anthropo-bio-cosmique », *Encyclopédie philosophique universelle*, vol. 1, *L'Univers philosophique*, PUF, 1989, p. 387.

### *Énigmes biographiques*

Les notices sur la vie de Lucrèce sont très rares et peu fiables. La principale est un passage de la *Chronique* de saint Jérôme, rédigée entre 325 et 378. L'auteur consigne à l'année 96 avant notre ère (94 ou 93 selon d'autres manuscrits) la naissance de « Titus Lucretius, le poète qui, rendu fou par un philtre amoureux, rédigea dans les intervalles de sa maladie quelques livres, corrigés ensuite par Cicéron, et se donna la mort dans sa quarante-quatrième année ». Selon la date adoptée pour sa naissance, le poète serait donc mort en 53, 51 ou 50 ; le grammairien Donat (IV<sup>e</sup> siècle), dans sa *Vie de Virgile*, affirme que Lucrèce « est mort à quarante-quatre ans, le jour où Virgile prit la toge virile à dix-sept ans », ce qui donnerait la date de 53 ; Lucrèce serait donc né en 97, mais Donat se contredit en ajoutant qu'à la mort de Lucrèce les consuls étaient Pompée et Crassus : ils furent consuls en 55, ce qui fixerait à 99 avant notre ère la naissance de Lucrèce. Les incertitudes sur les dates mêmes de sa vie sont peut-être l'indice qu'il suivit l'injonction de « vivre caché » : *lathe biōsas*, due à son maître Épicure.

Le résumé de la vie de Lucrèce par saint Jérôme est de ces textes auxquels les éditeurs se réfèrent avec crainte et tremblement. Alfred Ernout, plus que tout autre, manifesta son indignation pour ce qu'il considérait essentiellement comme une fable recueillie afin de disqualifier un poète dont les théories sur l'amour et la mort, le refus de croire à la survie de l'âme, à la création divine, à l'influence des dieux sur le monde et sur l'homme avaient dû frapper l'imagination populaire, peut-être même la choquer ; quant aux chrétiens, ces théories les scandalisèrent. Ainsi, la légende du philtre d'amour et du suicide procéderait d'une vengeance.



La réputation même de folie peut s'ancre dans une conception déformée de l'inspiration : la création poétique suppose en effet, selon une tradition largement divulguée dans l'Antiquité, une part d'exaltation et de « folie », auxquelles Platon attribue une origine divine ; c'est en ce sens que le poète latin Stace pouvait parler du *furor arduus* de Lucrèce. D'autres exégètes, pour justifier le récit de saint Jérôme, allèguent notamment l'existence de drogues causant la folie, mais le critère décisif demeure subjectif et repose sur une question pernicieuse dans la mesure où elle présume que la pathologie peut expliquer certains caractères philosophiques et littéraires du *De rerum natura* : le poème porte-t-il la trace d'un déséquilibre psychique ? La question elle-même s'autorise de la notice suspecte qu'elle prétend mettre à l'épreuve. Du moins ce débat manifeste-t-il *a contrario* le caractère « dérangent » du poème de Lucrèce. La thèse du suicide a connu beaucoup de défenseurs parmi les modernes, mais il paraît étrange qu'elle n'ait pas trouvé d'écho auprès des auteurs chrétiens antérieurs à saint Jérôme, qui condamnent tous cette forme de mort, et notamment auprès de Lactance qui connaît bien l'œuvre de Lucrèce et cite de nombreux suicides de philosophes. Bref, ce document principal est, comme bien d'autres notices biographiques de l'Antiquité, fort suspect.

Reste l'allusion à Cicéron ; sur ce point, du moins, la critique accepte généralement le témoignage de saint Jérôme, mais comprend diversement le rôle de Cicéron, défini par le verbe *emendavit* : la plupart des exégètes considèrent qu'il corrigea le manuscrit en vue de sa diffusion après la mort de Lucrèce. Pourtant Cicéron, qui attaque souvent les thèses épicuriennes dans ses traités philosophiques, ne cite jamais Lucrèce. Seules deux lignes d'une lettre à son frère Quintus, datée de février 54, attestent qu'il

connaît l'œuvre : « Les poèmes de Lucrèce sont bien, comme tu l'écris, riches de l'éclat de l'esprit, mais riches aussi de l'art. » Quelques commentateurs, dont Cyril Bailey, inclinent à penser que Cicéron donna des conseils littéraires à Lucrèce pour corriger, « amender » son manuscrit ; ils s'appuient sur une notice d'origine inconnue parue dans une édition de Lucrèce du XV<sup>e</sup> siècle (cette édition ayant appartenu à l'humaniste Girolamo Borgia, la notice, publiée en 1894, fut désignée sous le nom de *Vita Borgiana*) : « Lucrèce vécut dans une grande intimité avec Titus Pomponius Atticus, Cicéron, Marcus Brutus, Caius Cassius. À Cicéron il montrait ses derniers vers, recherchant ses corrections ; au cours des lectures, celui-ci l'avertit un jour d'observer de la retenue dans ses métaphores et l'on cite surtout deux passages, *Neptuni lacunas* et *caeli cavernas*. » Mais l'authenticité et l'ancienneté de la notice sont loin d'être assurées. Ainsi, le grand cicéronien Pierre Boyancé la rejeta comme une « historiette » inventée à partir d'une interprétation fautive du terme *emendavit* utilisé par saint Jérôme et il défendit avec vigueur la thèse selon laquelle Cicéron fut le véritable éditeur de Lucrèce<sup>1</sup>. Et, s'il faut accepter quelque chose dans la notice de Jérôme, pourquoi refuser à Cicéron la gloire d'avoir transmis une œuvre dont la philosophie fut une des rares à choquer son éclectisme ? *Se non è vero, è ben trovato*.

Le poème lui-même a été sollicité pour obtenir des renseignements sur Lucrèce ; sans grand résultat. Certaines descriptions, comme celles des parades militaires au Champ de Mars, ou les allusions aux luttes du Forum sont trop habituelles aux moralistes pour que l'on en conclue, comme on

---

1. P. Boyancé, *Lucrèce et l'épicurisme*, PUF, 1963, p. 22-25. On trouvera dans cet ouvrage une présentation claire des différents problèmes biographiques et des discussions auxquelles ils ont prêté.

l'a souvent fait, que Lucrèce vivait à Rome ; à l'inverse, ni les inscriptions de la *gens Lucretia* retrouvées en Campanie, ni le fait que cette région était un centre de la culture épicurienne ne prouvent que Lucrèce y naquit ; sa connaissance de la littérature et surtout de la philosophie grecques et latines révèle une culture raffinée : appartenait-il pour autant à la branche patricienne de l'illustre *gens Lucretia*, l'une des plus anciennes de Rome ? Cette question a fait l'objet de débats non dépourvus de passion mais peu convaincants. Enfin, ses relations d'amitié avec le dédicataire du poème restent obscures. Celui-ci est d'ordinaire identifié à C. Memmius, orateur de talent et personnalité politique liée à César ; deux poètes, Catulle et Helvius Cinna, l'accompagnèrent en Bithynie, dont il fut gouverneur en 57 ; Pline le Jeune mentionne sa poésie érotique dont il subsiste un fragment. Mais voici le point le plus épineux : rien n'atteste que ce personnage ait jamais été épicurien. Son projet, en 52, de bâtir un édifice de rapport sur les ruines de la maison d'Épicure à Athènes, où il vivait en exil, souleva l'indignation des fidèles du Jardin. Cicéron, sur les instances de son ami épicurien Atticus, s'entremet en leur faveur et sa lettre à Memmius suggère que cet étrange « promoteur » n'était pas épicurien, tant Cicéron affiche de mépris pour les vestiges sacrés, « je ne sais quels petits murets », et met d'insistance à nier qu'Atticus, un homme « très cultivé », soit épicurien<sup>1</sup>. Cependant, quand les injonctions de Lucrèce à Memmius montrent l'infinie patience de l'amitié, sans laquelle, dit Épicure, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, peut-être n'est-ce point par une ironie gratuite que l'histoire littéraire, souvent moralisatrice, l'a identifié à un affairiste cultivé qui dédaignait les traductions latines de la philosophie grecque.

---

1. Cicéron, *Ad fam.*, XIII, 1.

*Contexte historique et culturel ; l'épicurisme en Italie*

Aucun événement contemporain n'est nommé par Lucrèce, mais on peut raisonnablement penser que sa violente critique de la guerre, de l'ambition politique ou des rivalités criminelles fait écho à la violence même de l'époque troublée qui fut la sienne : guerre « sociale » (90-88) qui se traduit par la dure répression des peuples alliés de Rome (*socii*) dont l'aristocratie dirigeante refusait les revendications ; massacres de Marius ; proscriptions et dictature de Sylla (82-79) : dès 88, il était entré avec son armée dans Rome et avait fait assassiner un grand nombre de ses adversaires ; révolte de Spartacus, qui entraîna avec lui des milliers d'esclaves (73-71) ; guerre en Orient : après plusieurs expéditions très meurtrières et coûteuses, elle s'acheva par la victoire de Pompée sur Mithridate en 63 ; menées subversives de Catilina (63-62) ; guerre civile résultant des ambitions des triumvirs : plusieurs milliers d'hommes tués sur le Forum durant un après-midi d'émeute.

Dès le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., la République romaine avait connu de profonds changements, liés à la paupérisation des paysans dépossédés par les guerres et à l'enrichissement de Rome – qui établissait progressivement sa domination sur le monde méditerranéen – et de sa classe dirigeante. L'idéal de *virtus*, qui comptait parmi ses valeurs cardinales le courage, la loyauté et la modération, se trouva mis en cause et souvent bafoué ; or il avait cimenté la société, et le stoïcisme, si influent à Rome, lui avait apporté son appui doctrinal. Salluste puis Tite-Live analyseront les facteurs d'une dégradation qui culmine au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Lucrèce la décrit plusieurs fois dans sa brutalité :

Nuit et jour ils s'efforcent par un labeur intense  
d'atteindre à l'opulence [...].

Car l'ignoble mépris et la dure indigence

paraissent s'opposer à la vie douce et stable,  
 on croit déjà subir une lente agonie.  
 Une vaine terreur s'emparant donc des hommes,  
 ils veulent fuir au loin, bien loin s'en écarter ;  
 du sang des citoyens ils s'engraissent, avides,  
 ils doublent leur fortune, entassant crime sur crime ;  
 féroces, ils jubilent aux tristes funérailles d'un frère,  
 ils haïssent et craignent la table de leurs proches <sup>1</sup>.

Ainsi, aux troubles des guerres et des luttes intestines correspondent un bouleversement de la vie sociale et une crise des valeurs traditionnelles d'une ampleur sans précédent. Ces facteurs ont contribué au vaste mouvement culturel qui se développa vers le milieu du siècle : la volonté de rompre avec l'idéal ancien fut affichée par les poètes qui se paraient du nom grec de *neōteroi*, « nouveaux », tel Catulle, un de leurs premiers représentants. La dureté de l'histoire entraînait un mouvement de repli sur soi : ils choisirent surtout l'élégie, l'épigramme et la fantaisie mythologique. Ils défendaient l'art pour l'art et adoptaient des mètres grecs. Leur poésie s'opposait à celle de Lucrèce, jugée surannée, en quelque sorte. Pourtant Lucrèce, comme les *neōteroi*, se réclamait de l'idéal du poète alexandrin Callimaque, auquel il emprunte l'image de la source nouvelle :

Des Piérides je parcours les lointaines contrées  
 que nul n'explora. Joie d'aller aux sources vierges  
 boire à longs traits [...] <sup>2</sup>.

Lucrèce ouvre à la poésie des domaines ignorés même de Callimaque, le novateur, mais l'inspirateur demeure un Grec, Épicure.

1. Lucrèce, III, 62-63 et 65-73.

2. Lucrèce, I, 926-928 (= IV, 1-3).

L'art oratoire, l'histoire, la philosophie se transforment sous l'influence grandissante des modèles grecs. La revanche des vaincus sur leurs vainqueurs, dont on a fait un poncif, garde quelque vérité dans le domaine culturel : les jeunes Romains aisés allaient terminer leurs humanités en Grèce où ils écoutaient de préférence les leçons des philosophes. Cicéron entreprendra de divulguer plus largement la philosophie grecque à Rome. Cette sorte de conquête en retour rencontra une résistance farouche, incarnée notamment par le vieux Caton ; la doctrine d'Épicure, dont le poète Lucilius, dès le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mentionne les *idoles* et les *atomes*, ne fut pas épargnée. Deux Grecs, Alkios et Philiskos, qui tentèrent d'établir une école épicurienne à Rome, en furent aussitôt chassés en 154 (ou, moins probablement, en 173). Le premier disciple qui traduisit des écrits d'Épicure en latin fut sans doute Amafinius, auteur d'un traité sur la physique (*Physica*), rédigé « sans aucun art <sup>1</sup> ». Un correspondant de Cicéron juge Amafinius et un certain Catius « mauvais interprètes ». Ce Catius, mort en 45, avait écrit quatre traités de philosophie épicurienne sur la « nature des choses » (*De rerum natura*) et le « souverain bien » (*De summo bono*)<sup>2</sup>. Quintilien affirme notamment qu'il est sans consistance. Mauvais interprètes, écrivains médiocres : ces traits, émergeant des deux figures effacées, semblent révéler « en négatif » les qualités de Lucrèce. Cicéron propose, en 45 avant notre ère, ce réjouissant panorama : « nos épicuriens ne savent guère le grec, et les

1. Cicéron, *Les Académiques*, I, 5. Les commentateurs modernes sont partagés sur la date de ce traité d'Amafinius : fin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère (ce qui paraît le plus probable) ou début du I<sup>er</sup>, ou même peu antérieur à 46-45.

2. Cf. Porphyre, dans son commentaire d'une satire d'Horace, II, 4, 1.

épicuriens grecs guère le latin ; ceux-ci sont donc sourds au langage de ceux-là, et réciproquement<sup>1</sup> » ; des épicuriens latins, il affirme tout aussi aimablement qu'il ne les a pas lus... parce qu'ils sont illisibles, écrivant, de leur propre aveu, « sans netteté, sans ordre, sans élégance et sans ornement<sup>2</sup> ». Cependant, parmi les cercles de la noblesse, la philosophie décriée se répandait<sup>3</sup> ; dans le *De finibus*, Cicéron fait défendre les thèses épicuriennes par Torquatus, qui appartenait à l'une des familles les plus illustres de Rome. Enfin, Calpurnius Piso, consul en 58, était l'ami et le protecteur du Syrien Philodème de Gadara, philosophe épicurien écrivant en grec. La somptueuse villa que Piso possédait à Herculaneum constituait probablement le centre du cercle épicurien animé par Philodème puisque au XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de fouilles de cette villa ensevelie par l'éruption du Vésuve en 79 de notre ère, on découvrit une très riche bibliothèque contenant notamment des papyrus du traité d'Épicure *Sur la nature* et de traités dus à ses disciples, d'infimes fragments du *De rerum natura*, enfin de nombreux ouvrages de Philodème. Les fragments de ses écrits consacrés à la philosophie, et surtout les traités *Sur les signes* et *Sur les dieux*, relatent des discussions d'école très techniques, parfois ésotériques dans le traité sur les dieux, et témoignent de la culture éclectique de Philodème que Cicéron qualifiait d'*eruditissimus* : s'il défend les vues d'Épicure, il les confronte à d'autres hypothèses et aux critiques des adversaires de l'épicurisme. Plus qu'à Rome, c'est donc en Campanie, région de culture grecque, que la philosophie épicurienne s'implanta.

---

1. Cicéron, *Tusculanes*, V, 116.

2. *Ibid.*, II, 7.

3. Cf. P. Grimal, « L'épicurisme romain », *Actes du VIII<sup>e</sup> congrès de l'association Guillaume Budé*, Les Belles Lettres, 1970, p. 139-168.

### Lucrèce « traducteur » d'Épicure

Le but de Lucrèce n'est pas de faire œuvre de philosophe, mais de « traducteur » : selon le sens ancien du terme *traducere*, il veut *transmettre* le système épicurien qui, dit-il, a été découvert récemment. Affirmation exagérée puisque Épicure (341-270) vécut plus de deux cents ans avant lui, mais elle est révélatrice du caractère nouveau que revêtait sa philosophie à Rome. Alors que le stoïcisme y avait promu un code des devoirs du citoyen et contribué à élaborer une théorie de l'État<sup>1</sup>, l'épicurisme recommandait d'éviter la politique et ses tracas. Du fait que toute l'éducation des jeunes patriciens les préparait à exercer les charges de la République, cet aspect de l'épicurisme avait paru révolutionnaire. Mais, en un temps où la crise du citoyen encourageait l'individualisme, cette abstention n'était plus scandaleuse et pouvait même attirer la sympathie. Elle n'était qu'un des nombreux traits par lesquels l'épicurisme se différençait des autres philosophies diffusées à Rome : le platonisme ; son héritière, la philosophie néo-académicienne privilégiant le doute socratique ; l'aristotélisme ; enfin et surtout le stoïcisme<sup>2</sup>. Aux yeux de certains contemporains de Lucrèce, ces écoles paraissaient assez proches pour qu'ils tentent leur conciliation<sup>3</sup>. L'originalité du Jardin en ressortait donc plus massivement.

---

1. Sur le statut et le rôle politiques des philosophies, cf. J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et Impérialisme*, École française de Rome, 1988, notamment le chapitre : « Historiens et philosophes grecs face à l'Empire romain » ; et, pour éclairer les rapports des dirigeants romains avec certains stoïciens : « Scipion Émilien et Panétius », p. 589-615.

2. Cf. J.-M. André, *La Philosophie à Rome*, PUF, 1977.

3. C'est la tentative de Varron dans les *Académiques secondes* de Cicéron. Varron représente aussi le point de vue d'Antiochus d'Ascalon.



Tout d'abord, Épicure ne s'accordait pas avec ces doctrines sur la définition de la vie heureuse, but ultime selon lui de la philosophie. Sa conception naturaliste du bonheur refusait tout idéalisme moral ; le bonheur ne consiste donc plus en la vertu, comme chez Platon et chez les stoïciens, ou en la perfection de la vie raisonnable, comme chez Aristote, mais dans la seule absence de douleur et de troubles. Aussi Épicure pouvait-il dire : « Je crache sur la moralité et sur les creuses admirations qu'on lui décerne, quand elle ne produit aucun plaisir <sup>1</sup>. » Il rompt avec l'hédonisme ancien, celui d'Aristippe, en soutenant, à partir d'une analyse physique des sensations, que l'absence de trouble équivaut au plaisir suprême ; il n'existe donc pas d'état intermédiaire entre le plaisir et la douleur. Le plaisir n'est plus seulement, comme chez Aristippe, un mouvement, mais encore un repos dû à l'équilibre de notre être, tout entier corporel. Les trois parties traditionnelles de la philosophie sont bousculées. Épicure remplace la *logique* par une *canonique*, c'est-à-dire un ensemble de règles méthodologiques favorisant l'inférence et la simplicité des définitions. Innovation plus importante, le principal critère de vérité devient la sensation. La *morale*, qui, selon Épicure, doit définir les moyens d'accéder durablement au plaisir, est évidemment primordiale dans son système. La *physique* a pour unique but de supprimer les « terreurs et ténèbres de l'esprit », sources de troubles. Enfin, si les bases de cette physique demeuraient l'atomisme de Leucippe et de Démocrite (V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), ainsi que leur théorie de l'univers infini et de la pluralité des mondes, Épicure refusait le déterminisme qu'admettaient jusqu'alors tous les philosophes de la nature ; il assumait, contre le scepticisme de Démocrite, la

---

1. *Athénée*, XII, p. 547 a (= Usener, 512), trad. L. Robin.

vérité des observations empiriques et niait l'intervention des dieux dans le monde. Toutes ces positions présentaient l'aspect de la nouveauté au regard des philosophies « établies ».

C'est donc cette philosophie « nouvelle » que Lucrèce entreprend de transmettre. Il s'est voulu simple disciple ; il dit avoir imprimé ses pas dans les traces mêmes d'Épicure, mais avoue que sa tâche est ardue, le latin étant une langue particulièrement pauvre. Avant d'évoquer la prodigieuse réussite de cet « élève », il convient de se rappeler que la notion même de traduction est chez les Latins extrêmement différente de la nôtre. Le verbe « traduire » et ses dérivés n'apparaîtront qu'à la Renaissance, à partir d'une interprétation fautive de *traducere*. Le « traducteur », au sens moderne du terme, est désigné en latin par le mot *interpres*, « interprète ». Même lorsque les écrivains latins se veulent fidèles, la littéralité leur paraît au pis une monstruosité, au mieux une impolitesse : Cicéron s'excuse de traduire mot à mot des passages d'Épicure. Il faut avant tout faire comprendre l'esprit d'un texte en l'adaptant au génie de la langue latine. Qu'en est-il de Lucrèce ?

Bien particulier est le rapport que Lucrèce entretient avec Épicure : celui-ci est non seulement un maître, mais encore un père, un héros, un dieu ; les passages qui le célèbrent adoptent le ton de l'épopée ; Épicure est le bienfaiteur de l'humanité. Comme l'a souligné J. Brunschwig, « l'un des grands intérêts du poème de Lucrèce est qu'il exprime le point de vue d'un consommateur de philosophie, non d'un producteur ; il lui est essentiel que la philosophie soit celle d'un autre ; elle est à lui ce qu'est l'eau à un assoiffé » : Épicure demeure donc « la source ». Ce qui expliquerait, selon J. Brunschwig, la plupart des différences entre Épicure et Lucrèce : « À défendre et illustrer cette doctrine qui l'a

sauvé, il met une âpreté nouvelle, une logique entêtée, une sombre ardeur. À l'argumentation paisible, souvent abstraite et prosaïque de son maître, il substitue la violence polémique et la poésie visionnaire ; à la comédie de la nature, le drame cosmologique<sup>1</sup>. »

Quels textes d'Épicure Lucrèce a-t-il utilisés ? Question fort discutée et qui n'a pas reçu de réponse satisfaisante. Aucun de ceux qui nous sont parvenus (ni les trois *Lettres*, ni cette sorte de catéchisme épicurien que constituaient les *Maximes capitales*, ni enfin les fragments du grand traité *Sur la nature* en trente-sept livres) ne correspond à l'exposé lucrétien, même si les passages traitant du même thème montrent peu de divergences fondamentales. Quant à l'hypothèse, assez répandue aujourd'hui, selon laquelle Lucrèce aurait utilisé le *Grand Abrégé*, ouvrage dont nous ne connaissons que le titre, elle est invérifiable et s'accorde mal avec ce que le poète affirme au début du troisième chant :

Ô père, ô découvreur de l'univers, tu nous prodigues  
tes préceptes paternels et dans tes livres, ô prince,  
pareils à des abeilles dans les vallons en fleurs,  
nous butinons tes paroles d'or, toutes d'or<sup>2</sup>.

Ces vers semblent attester que Lucrèce a utilisé assez librement divers textes ; ils permettent aussi de comprendre pourquoi les exposés du *De rerum natura* ont souvent, malgré leur ampleur, un caractère moins technique que les fragments de *Sur la nature* ou même que la *Lettre à Hérodote*. Le propos n'est pas de transmettre le détail de

1. J. Brunschwig, « Lucrèce », *Dictionnaire des philosophes* (éd. D. Huisman), PUF, 1984, t. II, p. 1642.

2. Lucrèce, III, 9-12. J'utilise dans l'introduction le terme traditionnel de « chant » pour désigner chacun des 6 livres du *De rerum natura*.

discussions savantes, mais d'en extraire le suc, les arguments essentiels à la compréhension de la doctrine épicurienne ; ainsi, pour les parties minimales de l'atome, Lucrèce n'évoque pas la résolution subtile de l'aporie concernant la limite<sup>1</sup>. De même, il simplifie certaines présentations à des fins vraisemblablement polémiques : ainsi, au chant I, les trois doctrines présocratiques relatives aux éléments de la matière, doctrines dont quelques fragments du traité *Sur la nature* donnent un aperçu moins réducteur. En revanche, il amplifie certains arguments par des développements moraux et rhétoriques : ainsi la réfutation de l'immortalité de l'âme, la critique de l'attitude face à la mort au chant III. Très souvent, il illustre ses démonstrations par le spectacle du monde et de l'univers, source privilégiée de sa poésie.

Ce que l'exposé perd en technicité, il le gagne en persuasion et en clarté :

[...] sur un sujet obscur, je compose des vers  
si lumineux [...] <sup>2</sup>.

Sujet obscur, en effet : parler de la nature signifie non seulement traiter de la génération et de la corruption, puisque la nature, et plus encore la *physis*, désigne d'abord le principe caché d'où procède toute naissance<sup>3</sup>, mais encore observer le déploiement, le « visage » qui apparaît grâce à ce principe de changement, enfin décrypter ce que les Latins appellent volontiers les secrets de la nature, entendue cette fois, en un sens que développe la philosophie hellénistique, comme l'ensemble des choses qui forment le monde et l'univers. En outre, les écrits d'Épicure, qui faisait peu de

1. Cf. note 58 du chant I.

2. Lucrèce, I, 933-934 (= IV, 8-9).

3. *Physis* et *natura* se réfèrent étymologiquement à la naissance.

cas de la rhétorique, étaient, de l'aveu des Anciens, d'une lecture difficile, ce que confirment les *Lettres* et les fragments du traité *Sur la nature* : le style est nerveux, les phrases sont souvent « hachées », parfois elliptiques ou asymétriques. Aussi la clarté dont témoigne généralement l'œuvre de Lucrèce est-elle doublement méritoire. Que cette clarté n'entraîne pas *ipso facto* une simplification abusive des théories, voilà ce que prouve à l'évidence la présentation des points de la doctrine qui ne figurent pas dans les textes préservés d'Épicure et pour lesquels Lucrèce est notre principale source. Ainsi, l'exposé du *clinamen* ou « déclinaison » des atomes : cette déviation minimale, régie par le hasard, joue un rôle essentiel dans la cosmologie puisqu'elle explique la rencontre des atomes tombant à vitesse égale dans le vide et donc la formation des mondes dans l'univers infini ; un rôle tout aussi essentiel dans la psychologie puisqu'elle permet de préserver la liberté et la volonté dans la conduite humaine. Cet exposé qui a nourri de nombreuses et subtiles discussions<sup>1</sup> montre l'aptitude de Lucrèce à rendre compte des théories les plus complexes. Parfois, le disciple a su compléter ou infléchir la doctrine du maître en utilisant des sources postérieures, par exemple quand il explique le mouvement des astres. Bref, Lucrèce est un imitateur original. Enfin, la disposition en six chants permet de développer avec solennité les grands thèmes de la physique épicurienne : le chant I assoit les principes de la doctrine et démontre notamment l'existence des atomes ; le chant II en précise les caractères et modalités : forme, vitesse, etc. ; le chant III soutient la composition atomique de l'âme et sa mortalité, pour en conclure que rien ne subsiste de nous après la dissolution de l'âme et du corps,

---

1. Cf. les longues notes 17, 19 et 24 du chant II.

hormis des atomes sans mémoire ; le chant IV explique les perceptions et la pensée par l'afflux des atomes ; le chant V traite de l'univers infini, de notre monde périssable et de l'histoire de l'humanité ; le chant VI présente les causes des phénomènes météorologiques qui semblent défier les lois de la nature. Mais, avec ce plan, nous abordons la part d'élaboration du poète, puisque les commentateurs s'accordent à reconnaître que la distribution générale des thèmes et leur ordonnance à l'intérieur des chants sont l'œuvre de Lucrèce.

### *Lucrèce poète matinal, passeur de mondes*

Le choix de la forme poétique est d'abord justifié par un souci de pédagogie. Lucrèce, se comparant au médecin, veut rendre moins amère sa potion salvatrice, la doctrine d'Épicure, en « l'imprégnant du doux miel de la poésie » ; mais il est encore une raison avouée :

[...] d'un coup de son thyrsé un grand espoir de gloire  
 a violemment frappé mon cœur et, tout à la fois,  
 planté dans ma poitrine le doux amour des Muses <sup>1</sup>.

L'image du poète guidé sur son char par la Muse et franchissant vainqueur la ligne blanche de l'arrivée (VI, 92-95) précise sans doute le caractère de son ambition : en reprenant un motif qui figure notamment chez Empédocle, Lucrèce suggérerait qu'il veut égaler les présocratiques qui composèrent en vers des ouvrages sur la nature. Se poser en rival d'Empédocle, figure admirée entre toutes, relevait d'une double gageure : d'une part, son œuvre alimentait les critiques à l'intérieur du Jardin <sup>2</sup>, d'autre part Épicure et ses disciples

1. Lucrèce, I, 923-925.

2. Lucrèce, I, 734-741 ; Hermaque écrivit des « Dissertations épistolaires sur Empédocle ».

méprisait toute élaboration littéraire ; à cet égard, le titre (seul conservé) d'un pamphlet d'Épicure est instructif : *Contre qui prétend que la science de la nature fait devenir bon rhéteur*<sup>1</sup>. Il écrit à son disciple Pythoclès que « non seulement lui-même mais ses élèves, hommes et femmes, lui recommandent de fuir avec soin ces études [littéraires] chères à l'école opposée, de se boucher les oreilles avec de la cire comme l'Ulysse d'Homère, de fuir à pleines voiles, pour ne pas céder aux incantations des Sirènes de la poésie<sup>2</sup> ». Toute poésie qui n'était pas un pur divertissement, il l'écartait « comme étant la séduction pernicieuse des mythes<sup>3</sup> ». Philodème, au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., fut peut-être le premier épicurien à écrire un ouvrage sur la poésie et à accorder une place à la rhétorique en tant qu'art<sup>4</sup>. À la même époque, Cicéron, dans son *De oratore*, clôt pour quelques siècles cette vieille querelle entre rhétorique et philosophie en affirmant que la rhétorique n'est pas seulement la servante indispensable de la philosophie mais qu'elle doit aussi la parachever et la couronner.

Il existait assurément des modèles plus proches de Lucrèce que ne l'était Empédocle : le fondateur de la poésie latine, Ennius (239-169), avait composé un poème philosophique, aujourd'hui perdu, *Épicharme*, nom d'un philosophe pythagoricien du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Mais Lucrèce

---

1. Le pamphlet était sans doute dirigé contre Nausiphane, dont Épicure écouta les leçons. (Philodème l'attribue à Métrodore.)

2. Usener, 163 (trad. P. Boyancé, *Lucrèce et l'épicurisme*, op. cit., p. 58).

3. Usener, 229.

4. Diogène Laërce mentionne cependant un traité d'Épicure : *Sur la rhétorique*. Il y eut sans doute un conflit au sein même de l'École sur la valeur de la rhétorique. Zénon de Sidon, le maître de Philodème (scolarque du Jardin de 110 à 75), tenta de montrer qu'Épicure ne fuyait pas la culture traditionnelle (dont fait partie la rhétorique). Sur ces problèmes, cf. *Filodemo, Agli amici di scuola*, éd. A. Angeli, Naples, Bibliopolis, 1988, notamment l'introduction, p. 62-76.

se déclare violemment hostile à la doctrine de la métempsychose, d'origine pythagoricienne, que défendait Ennius et il évoque avec ironie sa prétendue révélation de la « nature des choses ». Cependant, le style de Lucrèce, ample et parfois rocailleux, affectionnant les archaïsmes, paraît très influencé par celui d'Ennius<sup>1</sup>.

Parmi tous ces poèmes philosophiques, le seul qui nous parvint en totalité fut donc celui de Lucrèce ; son témoignage est d'autant plus précieux qu'il survit au naufrage des œuvres des penseurs « matinaux », auxquels d'une certaine manière il se rattache, non seulement par une communauté de sujet, mais aussi et surtout par une parenté d'inspiration et par le génie. Sa parole révèle le monde et l'univers ; Lucrèce souligne souvent le caractère efficace de son verbe : je te dirai, je te révélerai ; ce caractère est celui de la philosophie présocratique. La nature y accède à la présence par le *logos*. Cette parole ne se donne pas comme un « discours sur », mais comme la manifestation même de la réalité : les vents, ces corps aveugles, disent l'existence des atomes ; existence tourbillonnaire, dont témoignait déjà leur *dinos*, le tourbillon créateur du cosmos chez Empédocle, des divers mondes chez Démocrite :

C'est ainsi que doit courir le souffle du vent :  
partout où il s'abat, tel un fleuve puissant,  
il pousse et renverse tout à force d'assauts,  
ou bien en tourbillon engouffre une proie  
et soudain l'emporte dans les vrilles de sa trombe.  
Les vents, encore une fois, sont donc des corps aveugles

---

1. Cf. le commentaire du *De rerum natura* par A. Ernout et L. Robin, Les Belles Lettres, 1925-1928, où l'on trouvera de nombreux rapprochements entre les vers du *De rerum natura* et ceux de l'œuvre d'Ennius dont il subsiste d'importants fragments.



puisque seules leurs actions et leurs mœurs les révèlent émules des grands fleuves dont le corps est visible <sup>1</sup>.

Le mouvement des atomes, quoique invisible, se révèle dans les rayons du soleil perçant l'obscurité :

Quand les lumières, quand les rayons du soleil  
se glissent dans l'obscurité d'une chambre, contemple.  
Tu verras parmi le vide maints corps minuscules  
se mêler de maintes façons dans les rais de lumière  
et comme les soldats d'une guerre éternelle  
se livrer par escadrons batailles et combats  
sans s'accorder de trêve et toujours s'agitant,  
au gré des alliances et séparations multiples <sup>2</sup>.

Ce mouvement évoque les *rhysmoi* dont parlait aussi Démocrite <sup>3</sup>, l'ensemble « rythmé » des flux des atomes à l'intérieur des choses, l'ensemble des mouvements opposés et complémentaires qui règlent leur existence. De la vitesse des atomes témoigne l'aurore :

Quand l'aube éclabousse les terres de clarté nouvelle  
et qu'au fond des bois les oiseaux diaprés s'envolent,  
emplissant l'air subtil de leurs chants limpides,  
avec quelle rapidité le soleil qui se lève alors  
de sa lumière enrobe et baigne toute chose,  
nous en avons chacun le spectacle sous les yeux.

La conclusion est que les atomes volant à travers le vide doivent,

[...] le temps que les rayons solaires traversent le ciel,  
franchir plusieurs fois la même distance <sup>4</sup>.

1. Lucrèce, I, 290-297.

2. Lucrèce, II, 114-120

3. Cf. J. Kany-Turpin, « Le "rythme" selon Lucrèce », dans J. Pigeaud (dir.), *Le Rythme*, Rennes, PUR, 2014, p. 391-402.

4. Lucrèce, II, 144-149 et 162-163.

Ainsi donc, les rayons du soleil, quand la parole poétique révèle en eux ou par eux un certain aspect de la nature, peuvent dissiper les ténèbres de l'âme.

Tous les spectacles de la nature ont en commun, chez Lucrèce, de se présenter dans la fraîcheur, la nouveauté de leur *species*, c'est-à-dire de leur aspect ou de leur visage brusquement dévoilé, comme se dévoile, se déclôt le premier jour printanier quand soudain Vénus, la *Voluptas* créatrice des espèces animées, signifie sa présence ; mais *species* traduit aussi le grec *eidos* ; c'est donc la forme changeante de la nature, ses multiples « espèces » qu'il faut regarder : seule l'habitude, dit Lucrèce, nous empêche de voir le caractère inouï des choses. Aussi, le poète, « juvénile à jamais », les montre dans leur prime nouveauté. Cette révélation est totale (« je vois dans le vide infini s'accomplir toutes choses », III, 17), et revêt un caractère sacré puisque cette connaissance est celle-là même que la tradition attribuait aux dieux ; or elle englobe désormais les dieux eux-mêmes :

Apparaît la majesté des dieux, en leurs calmes séjours. [...]

Tout est sans cesse offert aux dieux par la nature,  
aucun trouble jamais n'effleure la paix de leur âme.  
Les contrées de l'Achéron nulle part n'apparaissent  
et la terre n'empêche plus de voir sous nos pieds  
tout ce qui s'accomplit dans l'espace inférieur.  
À ce spectacle une sorte de volupté divine,  
un frisson m'envahit, tant la nature est visible,  
par ton génie enfin tout entière dévoilée<sup>1</sup>.

La volupté se double d'une sorte d'effroi ; et peut-être convient-il de rappeler la parole d'Héraclite : « La nature aime à se cacher. »

1. Lucrèce, III, 18 et 23-30.

Le projet même de définir la totalité de la nature signifie-t-il qu'elle acquiert chez Épicure et Lucrèce le statut d'un objet, statut qu'elle ne possédait pas dans la première philosophie grecque ? Comment, dans cette hypothèse, concevoir le rapport de l'homme à la nature ? Peut-on déjà le penser en termes d'opposition entre un sujet et un objet, comme le fera la philosophie moderne ? Le texte de Lucrèce, foisonnant et complexe, pose plus de questions sur la nature qu'il n'en résout. Mais ces questions demeurent fondamentales.

Il apparaît sans conteste dans le *De rerum natura* que l'homme a acquis la qualité de sujet moral face à la nature. En choisissant le nom de « pactes » (*foedera*) pour désigner les lois et les limites de la nature, Lucrèce signifie que l'homme doit connaître et accepter ces lois, révélées par Épicure, mais l'expression dépasse aussi la thématique du Jardin et suggère pour la première fois dans l'histoire occidentale que le contractant peut rompre ce « pacte ». Bien qu'elle résulte d'une intuition proprement lucrétienne, cette perspective nouvelle doit aussi être reliée à certains aspects de l'époque où elle surgit. Dans la religion romaine, le dépassement des limites de la nature définissait un « prodige » par lequel les dieux signifiaient à l'homme qu'il avait rompu, par une faute, le pacte conclu avec eux. Mais puisque, selon la doctrine épicurienne, les dieux sont indifférents à nos destins, la relation ternaire (dieux-hommes-nature) se transforme en une relation entre la nature et les hommes. Lucrèce rejette la notion religieuse de prodige mais non celle de pacte, fondamentale dans la culture latine. C'est donc avec la nature même que l'homme entretient un rapport de contractant. Sa responsabilité morale n'en devient pas moins lourde, malgré le caractère désormais obscurci de l'enjeu et du risque. Ainsi, Lucrèce, poète visionnaire, fait surgir des interrogations qui, si elles

dépassent le champ du discours rationnel et immédiat, s'ancrent néanmoins dans une perception aiguë et parfois tragique de la réalité ; car déjà certains passages du *De rerum natura* indiquent clairement la transformation du rapport de l'homme à la nature. Briser « les forts verrous des portes de la nature », comme l'a fait Épicure, pour dépasser notre monde et parcourir par la pensée l'univers infini, c'est non seulement braver la religion traditionnelle et « son regard hideux », mais encore ouvrir le chemin vers un nouveau concept de la nature, préparer un temps où elle ne se cachera plus et donc ne se révélera plus<sup>1</sup>, un temps où elle deviendra un objet de savoir et une conquête de l'homme. Du moins les mots de Lucrèce dans son éloge d'Épicure invitent-ils à cette interprétation : « la nature conçue par ton esprit divin ». Nous sommes au point limite, à la frontière entre deux mondes. La physique au sens ancien, celle dont Aristote aura été la dernière et sublime figure, cède la place aux grands systèmes hellénistiques : l'homme, « l'animal le plus conforme à la nature », disait Aristote, tend à s'en séparer pour se retrouver face à elle et en faire un objet. Or Épicure a refusé de franchir totalement le pas. Il condamne avec fermeté les prétentions de la science à faire de la « nature des choses » un objet et une « assise », *hypokeimenon*. La conquête de l'univers, c'est d'abord pour Épicure celle des lois de la nature universelle :

Vainqueur, il revient nous dire ce qui peut naître  
ou non, pourquoi enfin est assigné à chaque chose  
un pouvoir limité, une borne immuable<sup>2</sup>.

1. Sur la complémentarité des deux mouvements, cf. M. Heidegger, *Die Physis bei Aristoteles*, 1958, éd. V. Klostermann, Francfort-sur-le-Main, 1967 ; trad. française par F. Fédier, *Ce qu'est et comment se détermine la Physis, Questions II*, Gallimard, 1<sup>re</sup> éd., 1968, 2<sup>e</sup> éd., 1990.

2. Lucrèce, I, 75-77.

En cela, Épicure est resté fidèle à l'idéal ancien, à la volonté de connaître le principe de génération et de corruption, cette *natura naturans* que l'on opposera au début de l'âge moderne à la nature passive, l'état des choses. Ainsi s'explique que la nature puisse, chez Lucrèce, être personnifiée. Épicure, enfin, refuse la tendance de la science et de la philosophie à faire de la nature un tout doué d'un ordre et d'un déterminisme uniques. Une conception globale et totalisante risquait en effet de réintroduire, sous une forme ou une autre, le lien caractéristique de la religion dont Épicure désirait avant tout, comme Lucrèce se plaît à le répéter, délivrer les hommes. C'est pourquoi il rejeta les théories mathématiques sur les mouvements des astres, théories qui justifiaient leur apparente irrégularité par la combinaison de mouvements réguliers, supposés tels afin qu'ils puissent correspondre à un plan et à un ordre divins du cosmos. Ce rejet explique la naïveté de la plupart de ses hypothèses sur le cours des étoiles et des planètes ; à cet égard, certains passages du *De rerum natura* constituent de purs chefs-d'œuvre du langage, d'un *logos* qui « révèle » les différentes possibilités d'une nature active, « poétique » donc :

Chantons maintenant la cause du mouvement des astres.

Tout d'abord, si l'orbe, le grand orbe céleste tournoie,

si la sphère céleste tourne, elle est mue par un courant extérieur, inférieur ou supérieur, et entraîne avec elle la ronde des astres ; si elle est immobile, les astres sont poussés par les courants de l'éther qui,

[...] tournant à la ronde en quête d'une issue,

roulent les feux parmi les régions nocturnes du ciel ;

ou bien un air « soufflant [...] de l'extérieur » peut mouvoir les astres,

ou bien spontanément ils peuvent serpenter  
pour se rendre chacun à l'appel de sa nourriture,  
corps enflammés paissant çà et là dans le ciel<sup>1</sup>.

Ces fantaisies rappellent celles des présocratiques et paraissent faire injure aux progrès de l'astronomie à l'époque d'Épicure ; la part d'élaboration poétique dans ce domaine revient à Lucrèce, mais les « théories » sont généralement conformes à celles d'Épicure dans sa *Lettre à Pythoclès*. Pourtant, il serait injuste de négliger les apports de la physique d'Épicure à l'évolution du concept de nature pour ne retenir que des réticences qui se légitiment, comme nous le verrons, à partir de l'éthique de cette philosophie.

L'atomisme ancien et celui d'Épicure reposent sur la plus ancienne conception de la nature dans la philosophie grecque, celle des Milésiens. Thalès en plaçant l'eau au commencement de tout, Anaximène en y plaçant l'air « tiennent ces éléments pour la forme originelle de la réalité ou de la force primitive, force naturelle et non surnaturelle, dont le développement s'achèvera en Nature<sup>2</sup> ». Un élément concret est donc la première incarnation de « la *physis*, chemin vers la *physis* », selon l'expression d'Aristote, c'est-à-dire du principe caché qui permet d'expliquer le déploiement de la nature, sa manifestation dans la totalité des choses. L'identification de ce principe à un substrat matériel se retrouve dans la physique des atomistes. Et le reproche essentiel que Lucrèce adresse à Héraclite est d'avoir, en choisissant comme élément primordial le feu, donné au substrat une qualité particulière qui demeure et ne peut se métamorphoser dans les choses. L'atome, au contraire, ne

1. Lucrèce, V, 509-510, 520-521, 523-525.

2. J.-P. Dumont, *Les Présocratiques*, Gallimard, 1988, préface, p. XIII.

possède aucune qualité, aucune « nature » propre. Anaximandre, sans doute, avait déjà envisagé le principe des formations physiques sous l'aspect de l'illimité ou de l'infini : ce que l'on appellera à partir d'Aristote la « matière » était ainsi une pure indétermination. Héraclite, pour qui le feu est la matière universelle, semble donc renouer avec Thalès et la plus ancienne philosophie ionienne, mais, en considérant le feu comme la forme première du *logos*, il introduit face au principe matériel un principe actif, Verbe ou Raison. Ce principe rend compte d'une sorte de dialectique de la nature qui permet au feu de « façonner ce qui n'est plus tout à fait lui », par un « dépassement contradictoire de lui-même<sup>1</sup> ». La dichotomie persistera chez les philosophes de la nature, à l'exception des Éléates. Ainsi, pour Empédocle, parler de la nature signifie parler « de manière double » ; en effet, dans sa physique, le principe qui régit le cycle de transformation de l'un et du multiple diffère des quatre éléments matériels : c'est la haine alternant avec l'amitié. Le *noûs* d'Anaxagore, « intellect » ordonnateur qui permet aux choses, primitivement mêlées dans une sorte de chaos, d'apparaître par dissociation, ne semble pas, lui non plus, avoir le même statut ontologique que les choses elles-mêmes.

Leucippe et Démocrite l'Abdérain maintiennent la dualité des principes : pour eux, la nature est constituée par le vide et les atomes. Mais, en définissant l'atome comme l'« être », le vide comme le « non-être », ils se plaçaient également dans la filiation éléatique<sup>2</sup>, même s'ils ne pouvaient entendre le « non-être » au sens de Parménide, celui d'un

1. *Ibid.*, p. XIV.

2. Sur la filiation éléatique des atomistes, cf. Aristote, *De gen. et cor.*, I, 8, 325a, 25-32.

principe annihilant que précisément l'Éléate excluait de la nature, définie comme « ce qui est ». Épicure abolira cette distinction dont les historiens de la philosophie ont montré l'importance dans le système de Démocrite. En supprimant le « non-être », Épicure donne aux « atomes » ou « corps » et au « vide » le même statut ontologique. C'est là désormais la différence essentielle de l'atomisme avec la physique d'Empédocle et d'Anaxagore, grandes figures évoquées au chant I. Lucrèce désignera les « corps » et le « vide » comme des « choses » (*res*) qui se délimitent l'une l'autre à l'infini. L'atome devient donc le principe caché de la nature, celle-ci n'étant que la manifestation, dans notre monde, de l'unité de ses deux constituants ; dans l'univers, cette totalité, « la somme des sommes », est par définition infinie.

Donc, en plus du vide et des corps, il ne demeure  
au nombre des choses aucune autre nature  
qui tombe jamais sous nos sens ou qu'un esprit  
parvienne à découvrir par le raisonnement.

Car, sous les divers noms, tout se réfère à ces deux choses <sup>1</sup>.

Cependant la distinction de la matière et d'un principe informant les choses s'était répandue parmi les physiciens grecs. Elle reçut son élaboration la plus achevée dans la physique d'Aristote (384-322). La matière (*hylē*) est un substrat conçu comme une potentialité ; elle peut donc recevoir des attributs différents. Le principe même de cette différenciation est la forme (*morphē* ou *eidos*) <sup>2</sup>. Pour Aristote, cette forme est en même temps la « fin », c'est-à-dire le but et l'achèvement du processus qui la produit. Épicure s'oppose donc radicalement à la physique finaliste d'Aristote.

1. Lucrèce, I, 445-449. Les corps désignent ici les atomes.

2. Cependant, il faut ajouter la causalité motrice ou efficiente qui permet que ce qui n'est différencié qu'en puissance le soit en acte.



En attribuant à l'être lui-même, c'est-à-dire à l'atome, le mouvement de la génération et le changement qui permet le passage d'un *étant* à un autre, « la nature réparant toute chose par une autre », Épicure ne se présente pas seulement comme l'héritier passif de Démocrite ou d'Antiphon, qu'Aristote critiqua pour leur conception de la nature, mais le fondateur du Jardin se pose en adversaire d'Aristote lui-même puisqu'il nie la cause finale et la « forme », du moins dans sa définition aristotélicienne ; il rejette ainsi une conception de la physique dont Cicéron montrera l'importance en refusant d'admettre Épicure au nombre des physiciens, précisément parce qu'il supprime la cause finale et soumet la cause efficiente au hasard de la rencontre des atomes. L'ordonnance de la nature, « sa figure bien coiffée », selon l'expression de Lucrèce, ne dépend donc pas d'un principe organisateur ni de quelque finalité, mais procède de l'architecture des atomes en leurs « mouvements appropriés » et des « pactes » mystérieux par lesquels la nature se fixe des limites. Si Lucrèce justifie l'ordre premier du monde dans la cosmogonie du chant V, il n'explique pas autrement que par ces mouvements et ces « pactes », fondés sur la régularité des phénomènes<sup>1</sup>, le fait que la mécanique des atomes puisse continuellement « organiser » la nature ou en maintenir l'agencement primitif ; en revanche, il ne cesse de montrer cette mécanique à l'œuvre.

La présentation de la physique d'Épicure lui donne l'apparence d'une machine dont les multiples engrenages partent des atomes et se propagent aux choses pour gagner l'univers, tandis que, par un mouvement inverse, les atomes

---

1. En effet, ces « pactes » symbolisent aussi la liaison entre la *natura naturans* et la *natura naturata*.

ne cessent d'aller de l'univers au monde jusque dans l'intimité des choses. Ce mouvement qui règne quasi obsessionnellement dans les chants I et II se retrouve dans une moindre mesure au chant III, revient en force avec les émanations d'atomes qui expliquent la sensation au chant IV, puis domine la cosmogonie et la *machina mundi*, le rouage de notre monde et des mondes innombrables décrit dans le chant V, enfin les phénomènes météorologiques du chant VI, puisque le ciel est un lieu privilégié de ces échanges. Les vivants, ces *choses* animées, participent de cette fabrication universelle. Non seulement la construction lucrétienne mais aussi le vocabulaire servent à l'amplification de ce mécanisme : le terme *res*, qui désigne les choses au sens de composés, peut aussi désigner le monde ou l'univers, parfois même les atomes ; le *vide* enfin est défini comme une « chose ». Il est donc parfois difficile de décider si un raisonnement s'applique à la constitution atomique des « choses », aux choses comme phénomènes ou à l'univers. Mais cette ambiguïté elle-même concourt à une étrange « poétique ». Si la réussite esthétique est évidente, cette présentation de la causalité de la matière, affranchie de toute finalité, dévoile plus crucialement au lecteur l'enjeu de l'atomisme<sup>1</sup>. La nature « créatrice des choses », garante de la « majesté du réel », n'est autre qu'une force aveugle. Lucrèce « le plus risqué », disait Victor Hugo.

L'atome est donc, avec le *vide*, le seul principe de la nature. Cependant, loin de sacrifier la diversité des choses à la simplicité du schéma de leur création qu'impose l'atomisme, Lucrèce met en évidence et magnifie la variété naturelle. Ce

---

1. Cf. J. Moreau, « Le mécanisme épicurien et l'ordre de la nature », *Les Études philosophiques*, vol. 30, n° 4, 1975, p. 467-486. L'auteur y propose des rapprochements avec certaines théories modernes.

principe est le moteur du gai savoir de Lucrèce. La corrélation entre la *simplicité absolue* – telle est la définition de l'atome qu'il propose – et la multiplicité universelle est une des plus dynamiques qui soient, source intarissable d'allégresse. L'atome, parfait solide, crée les divers mondes. Sa déviation, sans fin ni commencement dans le temps infini, est le trait commun de la cosmologie et de la psychologie. La réalité, dans le *De rerum natura*, est plus fantastique que toutes les fables. Lucrèce rejette la théorie traditionnelle selon laquelle le rayon visuel provient de l'œil ; la vue et la pensée sont expliquées par les flux d'atomes émanant des choses : « à tout instant en tout lieu, toute espèce d'image est à notre disposition ». Les minces pellicules des choses peuvent se joindre dans les airs et venir nous frapper de leurs chimères : elles sont à l'origine des croyances mythologiques, honnies par les épicuriens. Face au Zeus des stoïciens, immanent à la nature, les dieux épicuriens innombrables vivent dans les intermondes d'où ils nous envoient continûment les images de leur béatitude. Les phénomènes météorologiques (tonnerre, foudre, tremblement de terre, etc.), que la tradition attribuait aux dieux, reçoivent diverses explications physiques. Les lieux anciens des prodiges se transforment en champs d'expérimentation des atomes tourbillonnaires et de l'intuitionnisme épicurien<sup>1</sup>. Ces quelques exemples attestent combien cette philosophie embrasse de paradigmes divers sous le nom d'atomisme.

Que les fondements du mécanisme universel décrit par Lucrèce soient compatibles avec certaines théories

---

1. Sur la méthode « intuitionniste » d'Épicure, qui, sous certaines conditions, niait le principe logique du « tiers exclu » selon lequel toute proposition est nécessairement vraie ou fausse, cf. J. Vuillemin, *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Les Éditions de Minuit, 1984, chap. VII, p. 189-229.

modernes, diverses études se sont attachées à le montrer. La plus remarquée et la plus cohérente, puisqu'elle analyse l'ensemble du *De rerum natura* et non pas simplement la « modernité » de certains aspects de la physique d'Épicure, est celle de Michel Serres. La déclinaison, souvent considérée comme une absurdité, constituerait en fait l'amorce d'un « tourbillon dans un écoulement hydraulique ». Examinant donc l'atomisme « dans le cadre d'une mécanique des fluides », Michel Serres a notamment montré comment pouvait se former un équilibre « au milieu des fluences », équilibre permettant à la terre, à l'eau, à l'air de se renouveler et de ne pas être emportés par le tourbillon incessant de la matière. « La totalité des fluxions se tient ensemble dans une fixité relative <sup>1</sup> » jusqu'à ce qu'un monde périsse. Aucun texte d'Épicure, cependant, ne se réfère aux fluides pour rendre compte de la genèse du monde et des choses ou pour expliquer leur équilibre. Lucrèce, par ses multiples références aux tourbillons, demeure la source de cette interprétation. N'a-t-il pas, de son propre chef, privilégié le mouvement et son travail de désagrégation aux dépens de la stabilité ?

L'équilibre, la stabilité se trouvent en effet au cœur de la morale d'Épicure qui en évince tout idéal transcendant, comme il exclut la cause formelle de la nature. Le plaisir consiste dans la santé, « l'équilibre stable de la chair <sup>2</sup> ». Le bonheur est donc accessible à quiconque peut apaiser la douleur physique, la soif, la faim, le froid, et sait bannir de son esprit les terreurs imaginaires dont nous délivre, dit Lucrèce, la raison, le « raisonnement vrai » et non la Vérité.

---

1. M. Serres, *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Les Éditions de Minuit, 1977, p. 73.

2. Plutarque, *Contra Epic. beat.*, 4, 1089d (= Usener, 68).

Ce raisonnement se confond avec la parole d'Épicure et son explication de la nature. Selon le fondateur du Jardin, l'ambition de la science devait se limiter à calmer nos inquiétudes, à asseoir notre bonheur. Le disciple transmet donc cette explication, à charge pour lui de nous dévoiler le visage de la nature, *naturae species ratioque*. Ce qu'il fait, lumineusement, dès les premiers vers et tout au long du poème. Dès l'« Hymne à Vénus », nature et volupté sont associées. Puis Lucrèce, pour présenter l'idéal du bonheur, inventa le *locus amoenus*, ce « lieu agréable » où l'on se retrouve « entre amis, couchés dans l'herbe tendre ». Les cinq vers qui, au début du chant II, décrivent ce bonheur eurent une grande fortune et le *locus amoenus* devint rapidement un lieu commun de la littérature latine avant d'inspirer les poètes de la Renaissance. Se trouver « entre soi », dit exactement Lucrèce. Pour le sage, nulle solitude ; des amis l'entourent ; selon le modèle divin, ils sont tout à la fois proches et différents dans le plaisir de l'échange sans identification. Cet espace du bonheur paraît limité, sorte de jardin clos. Peut-on, sans dommage, le quitter pour le monde, pour l'univers ? Il semble que non : au-dehors règne la violence, dont résonne, du début à la fin, le *De rerum natura*. Du haut de sa forteresse, le sage observe le désarroi et la folie des hommes rivalisant d'ambition et de cupidité ; tout près, retentit le fracas des armes : parades et exercices au Champ de Mars pour préparer des guerres utilisant des techniques atroces, ces guerres que Lucrèce décrit, terrifiantes. Est-ce enfin sa propre « anxiété » qu'expriment certaines descriptions de l'amour, dans lesquelles sa syntaxe se désarticule ? L'adolescent Rimbaud était-il lui aussi anxieux ou avait-il trop bien lu le *De rerum natura* ?

C'est une bonne farce ! et le monde ricane  
 Au nom doux et sacré de la grande Vénus !

La joie du divers, incarnée par Vénus, cède devant son contraire, l'angoisse liée à l'obsession de certains simulacres identiques engendrant la cupidité, la violence, la passion.

Comme nos vies, le monde est menacé par la violence, cet excès qui s'oppose à la pluralité, à la gamme harmonieuse des choses. Quand il s'ouvre trop largement aux flux de l'univers, les germes peuvent l'attaquer et le livrer à la mort, son destin naturel : cataclysmes qui entraîneront un jour l'éclatement de notre monde ; épidémies régionales comme la peste d'Athènes. Là, même au fort de la maladie incurable, le pire demeure la trahison de l'amitié ou l'irrespect de la *pietas* dont l'homme est désormais le seul objet. La fin tragique du *De rerum natura*, ultime combat pour les « corps » (*corpora*, non plus les atomes de la science, qu'ils désignent généralement, mais les cadavres), est peut-être sa vraie fin<sup>1</sup>. Lucrèce a pris le risque de quitter son jardin pour se porter, avec une rare humanité, à la rencontre de l'autre, qui pour un Latin n'est jamais un étranger.

« Les épicuriens, dit Michel Serres, critiquent la science comme nous le ferions aujourd'hui. Non pas la science comme telle, mais cette science ou raison qui attire ou suit, sur les chemins de la totalisation, la force, la maîtrise et l'empire. Ils cherchent donc une autre science et une autre raison finalisée par le plaisir et le bonheur<sup>2</sup>. » Lucrèce a transmis les germes, les *semina* de cette science avec une sorte de jubilation ; il a passé, vainqueur, « les remparts enflammés du monde », désirant nous entraîner pour notre bonheur dans cette quête des secrets du monde et de l'univers. Prosélytisme habituel aux épicuriens ? Qu'importe !

1. On a souvent supposé que le *De rerum natura* était inachevé ; cf. le résumé des opinions sur le « finale lucretien » dans J. Salem, *La mort n'est rien pour nous. Lucrèce et l'éthique*, Vrin, 1990, p. 238-246.

2. M. Serres, *La Naissance de la physique...*, *op. cit.*, p. 236.

Pour la dernière fois, un poète aura révélé un monde encore illuminé par la pensée grecque. Cependant, tout comme il sait que la simplicité des temps primitifs a depuis longtemps disparu, il perçoit que le crépuscule gagne peu à peu ce monde. C'est là sans doute la raison majeure de son interrogation cruelle et pressante sur la conduite humaine, les enjeux de la technique, le rapport de l'homme à la nature ; c'est là une des sources des jeux d'ombre et de lumière dans le *De rerum natura*, dont les chants se terminent alternativement par l'évocation de l'aube et du jour ou, inversement, des ténèbres et de leur cortège inévitable dans la poésie lucretienne, le trouble et la peine.

### *La « fortune » de Lucrèce*

L'influence de Lucrèce jusqu'à la Renaissance ne se laisse pas facilement cerner : « elle n'apparaît clairement qu'à de rares intervalles, si bien que l'histoire de son œuvre n'est guère moins obscure que celle de sa vie <sup>1</sup> ». Ses successeurs immédiats ne mentionnent guère Lucrèce et l'utilisent peu, sauf Virgile, sur lequel il semble avoir exercé une influence profonde, même si le poète fait rarement écho à la doctrine du Jardin à laquelle l'épicurien Siron l'avait initié ; quelques allusions sont disséminées dans ses œuvres : la 6<sup>e</sup> bucolique (v. 31-40) présente, dans la bouche de Silène, un étonnant pastiche de la création du monde chez Lucrèce, on peut reconnaître une parenté spirituelle dans certains passages des *Géorgiques*, mais l'essentiel demeure les très nombreuses formules lucretiennes, parfois à peine remaniées, qui

---

1. J. Philippe, « Lucrèce dans la théologie chrétienne du III<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle », *Revue de l'histoire des religions*, t. XXXII, 1895, p. 285 ; cf. aussi G.D. Hadzsits, *Lucretius and his Influence*, New York, 1935.

émaillent l'œuvre de Virgile. Le premier poète qui le célébra fut Ovide :

Les vers du sublime Lucrèce périront  
quand un jour livrera les terres à la mort <sup>1</sup>.

Vitruve, à l'époque d'Auguste, affirme qu'un temps viendra où les hommes liront le *De rerum natura* « pour discuter comme face à face avec Lucrèce de la nature des choses <sup>2</sup> ». Pourtant, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, la philosophie de Lucrèce ne semble guère susciter d'intérêt. Au début du II<sup>e</sup> siècle, dans le *Dialogue des orateurs* de Tacite, un des interlocuteurs, porte-parole des « Modernes », se plaint de ce que certains préfèrent Lucrèce à Virgile, mais cette préférence se fonde sur le style et non sur le contenu de l'œuvre. Le « professeur » Quintilien juge Lucrèce bien inférieur à Virgile ; il en recommande cependant la lecture à ses élèves : quoique « difficile », il est « élégant ». Bref, les témoignages d'un véritable intérêt pour l'œuvre sont si rares que l'on a pu parler de « conspiration du silence ». L'expression est peut-être outrée : Lucrèce semble surtout victime du discrédit dans lequel est alors tombée la philosophie naturelle, discrédit dont témoigne le poète satirique Perse quand il voit dans les formules « rien ne naît de rien », « rien ne retourne à rien » des « rêveries de vieillard égotant <sup>3</sup> ».

Les écrivains chrétiens sont les premiers à relever, autrement que pour quelques maximes, l'aspect philosophique de l'œuvre ; ils s'opposent aux thèses épicuriennes : ainsi Tertullien (155-222 ?) et surtout Lactance ; mais ils utilisent aussi les arguments de Lucrèce contre la religion

1. Ovide, *Amores*, I, 15, 23-24.

2. Vitruve, *De architectura*, IX, *praef.*, 17.

3. Perse, *Satires*, III, 83.



païenne : c'est le cas notamment d'Arnobé, le maître de Lactance, à la fin du III<sup>e</sup> siècle. Lactance, dont l'œuvre montre une connaissance approfondie de Lucrèce, est le premier auteur qui jette l'anathème sur la volupté parce qu'elle « mène à la mort ». Pour de longs siècles, la « vertu divine » devient ainsi l'ennemie de la volupté. Cependant la doctrine du « voluptueux » Épicure (épithète due à Lactance) ne trouve plus de défenseur. À l'époque d'Augustin (354-430), les épicuriens ont disparu. Jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, la survie du *De rerum natura* est attestée presque uniquement par les commentateurs, les lexicographes, les grammairiens, qui continuent de citer les vers de Lucrèce, notamment Priscien dans son ouvrage de grammaire (491-518) écrit à Constantinople, Isidore de Séville dans ses *Étymologies* ou *Origines* au début du VII<sup>e</sup> siècle. En revanche, le *De natura rerum* d'Isidore, qui connut un grand succès pendant tout le Moyen Âge, ne cite que deux fois Lucrèce : sa pensée n'était plus guère accueillie ; l'œuvre connut cependant une nouvelle « fortune » à la Renaissance.

Un humaniste italien, Poggio Bracciolini (Pogge), découvrit en 1417, sans doute dans la bibliothèque du monastère de Murbach, en Alsace, un manuscrit de Lucrèce ; il en envoya une copie (aujourd'hui disparue) à un ami, Niccolò Niccoli, qui la transcrivit avec soin (L) ; la copie du manuscrit et cette transcription furent à leur tour sources d'autres copies : les manuscrits dits « italiens », enfin l'édition princeps de Brescia, vers 1473. La poésie de Lucrèce suscita en Italie l'admiration de trois grands humanistes et poètes du XV<sup>e</sup> siècle : Pontano, dont les *Amours* et l'*Urania* contiennent de nombreux échos de Lucrèce, Marulle et Politien.

En France, la première édition, parue à Paris en 1514, reproduit l'édition bolognaise de Baptista Pius (1511) ; son

commentaire latin, confus, est violemment hostile aux thèses épicuriennes. La diffusion de l'œuvre se fit essentiellement grâce à l'édition de Lambin, professeur de littérature grecque au Collège royal, achevée en 1563, parue en 1563-1564 à Paris. Elle repose sur la collation de plusieurs manuscrits et présente un remarquable travail philologique ; le commentaire latin éclaire certaines difficultés du texte, mais lui oppose surtout les théories aristotéliennes ; dans sa préface latine, Lambin qualifie ainsi la philosophie du *De rerum natura* : « délirante et sur bien des points impie », mais il admire le sensualisme de Lucrèce et son style. Bien que les poètes de la Pléiade citent peu Lucrèce, ils transposent souvent ses vers et trouvent dans le *De rerum natura* matière à renouveler certains thèmes familiers : c'est notamment le cas de Ronsard, à qui Lambin dédia le deuxième chant de son édition de Lucrèce. *Les Amours*, les *Mascarades et Bergeries* « détournent » avec bonheur maints thèmes lucrétiens :

Toute chose s'égayé à ta belle venuë,  
 L'air n'est plus attristé d'une fascheuse nuë,  
 La mer rid en ses flotz, sans orage est le vent  
 Et les Astres au Ciel luisent mieux que devant <sup>1</sup>.

L'« Hymne à Vénus » est allégrement pillé par les poètes de la Renaissance ; Du Bellay le traduit en alexandrins. Grâce à Ronsard, on découvre les « petitz corps culbutans de travers » qui,

Parmy leur cheute en byais vagabonde,  
 Heurtez ensemble, ont composé le monde,  
 S'entracrochans d'acrochementz divers <sup>2</sup>.

1. *Mascarades et Bergeries* (1565), XII, 599-602 (éd. Laumonier).

2. *Les Amours* (1552), XXXVII, 1-4 (éd. Laumonier).

Les « petits corps » en « voltigeant çà et là » (*passim volitantes*) lui suggèrent cette prompte définition de sa jeunesse : « J'errais à la volée. » Une traditionnelle *Reverdie* ouvre soudain sur le monde de Lucrèce :

Et toute chose rire en la saison nouvelle.

Ronsard n'emprunte pas seulement quelques ornements à Lucrèce, qui écrivit « des frénésies [...] sages selon sa secte », mais aussi « quelques vers non seulement excellents mais divins » ; certains aspects du *De rerum natura* influencent plus profondément sa poésie, comme on le voit dans l'*Hymne de la mort* dont les thèmes lucrétiens s'accordent parfois mal avec la doctrine chrétienne, du moins telle qu'elle est enseignée à cette époque :

Et ne fust de Venus l'âme générative,  
Qui tes fautes répare, et rend la forme vive,  
Le monde périroit : mais son germe en refait  
Autant de son costé, que ton dard en deffait <sup>1</sup>.

Désormais, la philosophie de Lucrèce, en quelque sorte ravivée, féconde d'autres œuvres poétiques <sup>2</sup>. Guillaume du Bartas s'inspire de la physique de Lucrèce dans son grand poème *La Sepmaine*, celle de la création divine selon la Genèse. L'emprunt d'une vingtaine de vers scrupuleusement traduits du chant I sur le thème « rien ne naît de rien » entraîne dans le récit du « second jour » une étonnante distorsion par rapport à la tradition biblique où Dieu, précisément, crée non à partir d'une semence déterminée mais à partir du chaos <sup>3</sup>.

1. *Hymne de la mort* (1555), 325-328.

2. Cf. S. Fraisse, *Une conquête du rationalisme. L'Influence de Lucrèce en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Nizet, 1962.

3. Cf. J. Kany-Turpin, « Une réinvention de Lucrèce par Guillaume du Bartas », *La Littérature et ses avatars. Discrédits, déformations et réhabilita-*

Dans ses *Essais*, Montaigne fait quelque cent cinquante citations du *De rerum natura* ; c'est à travers leur lecture que bon nombre d'écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle s'initieront à la pensée de Lucrèce. On doit à Montaigne la plus belle définition de la vigueur et de la sensualité de sa poésie <sup>1</sup>.

Parmi les philosophes, certains se servent de Lucrèce pour s'opposer au platonisme, encore très influent, et surtout à la doctrine d'Aristote. Giordano Bruno, fervent admirateur de Lucrèce qu'il cite volontiers, soutient l'infini des mondes et l'identité de leur matière. En 1600, à Rome, il est condamné au bûcher pour hérésie : sa théorie des mondes, notamment, était contraire à la doctrine que l'Église avait fini par adopter en se fondant essentiellement sur Aristote.

Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, en France, l'histoire de la « fortune » de Lucrèce paraît souvent se confondre avec celle de quelques grands courants philosophiques et littéraires, mais l'œuvre connaît désormais une large diffusion, même si elle n'est pas consacrée comme « classique » : Bossuet l'explique à ses élèves princiers, la fin du chant III

---

*tions dans l'histoire de la littérature* (éd. Y. Bellenger), Klincksieck, 1991, p. 31-39.

1. Montaigne, *Essais*, III, v, 118 (1588, éd. P. Villey) ; le jugement s'appuie sur l'évocation des amours de Mars et de Vénus au début du poème : « Quand je rumine ce *rejecit, pascit* [...] cette noble *circunfusa*, mère du gentil *infusus*, j'ay desdain de ces menues pointes et allusions verballes qui nasquirent depuis. À ces bonnes gens, il ne falloit pas d'aiguë et subtile rencontre, leur langage est tout plein et gros d'une vigueur naturelle et constante. Ils sont tout épigramme, non la queuë seulement, mais la teste, l'estomac et les pieds [...]. Ce n'est pas une éloquence molle et seulement sans offence : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant comme elle remplit et ravit le plus les plus forts esprits. Quand je voy ces braves formes de s'expliquer, si vives, si profondes, je ne dictis pas que c'est bien dire, je dictis que c'est bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les parolles. »

trouve un écho tragique dans les *Pensées* de Pascal et, selon une légende tenace, Molière aurait traduit l'ensemble de l'œuvre. Les écrivains « libertins » reprennent certains thèmes lucrétiens : ainsi Théophile dans sa *Satire première* sur la mort ou La Fontaine dans des fables comme *Le Songe d'un habitant du Mogol* ou *Un animal dans la lune*<sup>1</sup>. Au début de son long poème didactique *Le Quinquina*, La Fontaine, qui forme alors le projet d'une œuvre scientifique, déclare :

Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,  
Disciple de Lucrèce une seconde fois.

L'édition avec traduction et commentaire en latin des *Lettres et Maximes* d'Épicure par Gassendi parut en 1649. Ce premier vrai travail philologique, qui propose en parallèle les textes de Lucrèce, permet d'aborder directement l'épicurisme, enfin débarrassé du crible d'interprétations hostiles ; il a considérablement aidé à sa diffusion. Dans son œuvre monumentale, Gassendi entreprit de montrer que maints aspects de cette doctrine sont compatibles avec la religion chrétienne. Cette conciliation permettait à l'illustre chanoine de Digne de mieux s'opposer aux aristotéliens et scolastiques d'une part, à la philosophie de Descartes d'autre part. Ainsi, au XVII<sup>e</sup> siècle, s'accroît une tendance apparue dès la redécouverte de Lucrèce : le recours à l'épicurisme marque souvent la résistance à un courant de pensée dominant. En 1650, la première traduction française

---

1. L'influence de Lucrèce sur La Fontaine est surtout manifeste dans les livres VIII et IX des *Fables*. Elle se conjugue parfois avec celle de Gassendi (cf. *Un animal dans la lune*). L'« Hymne à Vénus » est transposé dans *Les Amours de Psyché*. La philosophie de La Fontaine, au-delà d'emprunts ponctuels, est souvent lucrétienne.

complète du *De rerum natura* est signée par un traducteur renommé, l'abbé de Marolles. Dans *L'Autre Monde* de Cyrano, ami de Gassendi, les thèmes épicuriens ou lucrétiens sont mêlés à d'autres qui leur sont concurrents pour multiplier les « images de la Nature » qui « se mettent à jouer entre elles » dans un immense « kaléidoscope <sup>1</sup> ». Dans cet univers sceptique, les différentes conceptions de la nature des choses et du monde sont enfin réconciliées.

Mais cet irénisme ne fit pas loi. La belle traduction italienne de Marchetti, publiée à Londres en 1717, après sa mort (1714), fut mise à l'Index l'année suivante. En 1747, le cardinal Melchior de Polignac publie une longue réfutation en vers latins (neuf livres) du *De rerum natura*, intitulée *Anti-Lucretius, sive De Deo et Natura*, bientôt traduite en français, en anglais et en italien. Elle suscita l'admiration de Voltaire, qui s'opposera violemment au système lucrétien <sup>2</sup>. Mais l'influence de Lucrèce continuait de grandir en France, notamment dans le cercle des encyclopédistes, qui reprennent sa critique de la religion. Ses exposés sur la mortalité de l'âme inspirent La Mettrie dont l'*Histoire naturelle de l'âme* paraît en 1745. Diderot, grand lecteur de Lucrèce, défend beaucoup de ses thèses, notamment dans la *Lettre sur les aveugles*, mais, en adoptant une conception vitaliste de la matière, il s'éloignera de l'atomisme. Le *Système de la nature* de d'Holbach, livre condamné à être brûlé l'année même de sa parution (1770), est accusé, selon les termes du

---

1. Cf. J.-C. Darmon, « Cyrano de Bergerac et les images de la Nature », *Littératures classiques*, n° 17, 1992, p. 158 et 165-175.

2. Notamment dans les *Dialogues entre Lucrèce et Posidonius* (1756), les *Singularités de la Nature* (1762) et la troisième *Lettre de Memmius à Cicéron* (1771) ; cf. l'étude de C.-A. Fusil, « Lucrèce et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XXXV, 1928, p. 194-210. Voltaire est « finaliste » ; l'Être suprême ordonne l'univers.

réquisitoire, de « renouveler le système de Lucrèce, auquel l'auteur n'a fait, pour ainsi dire, que donner plus d'étendue ». Pourtant d'Holbach, comme la plupart des philosophes du XVIII<sup>e</sup>, rejette certaines des théories fondamentales de Lucrèce : « Parler du concours fortuit des atomes ou attribuer quelques effets au hasard, c'est ne rien dire, sinon que l'on ignore l'origine des lois par lesquelles les corps agissent, se rencontrent, se combinent et se séparent<sup>1</sup>. » Son hostilité à la métaphysique, qui est alors largement partagée, lui fait dire : « Tenez-vous-en aux causes secondes ; laissez aux théologiens leur cause première dont la nature n'a pas besoin pour produire les effets que vous voyez. » Bref, la philosophie des Lumières ne se reconnaît aucun ancêtre mais l'œuvre de Lucrèce constitue, parmi toutes celles de l'Antiquité, un pôle d'attraction ou de répulsion. Ses textes sur l'origine de la vie en société, sur le langage et la sensation nourrissent la réflexion de Rousseau et de Condillac. Ami de Diderot et précepteur des enfants du baron d'Holbach, La Grange publie en 1768 une traduction en prose claire, énergique, élégante, qui influencera toute la lignée des suivantes. Au tournant du siècle, Goethe déclare que la vision de la nature chez Lucrèce est « grandiose, géniale, sublime », bien qu'il n'admette pas sa conception des « dernières raisons des choses ». Goethe rêve de composer un poème sur la nature et relit, aux heures sombres, le prélude du chant II<sup>2</sup>.

Comme on ne peut s'appuyer sur aucune étude générale pour les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, parler de l'influence littéraire

---

1. D'Holbach croit que nous connaissons suffisamment ces lois de la nature par l'attraction, ignorée de Lucrèce.

2. Cf. K. Rapp, « Goethe und Lukrez », *Jahrbuch der Goethegesellschaft*, vol. 12, 1926, p. 47-67.

de Lucrèce reviendrait à privilégier telle ou telle lecture <sup>1</sup>. Il convient cependant de rappeler que la découverte du « livre immense » par Victor Hugo fut l'une des plus fécondes <sup>2</sup>. En Allemagne, le premier romantisme, tourné vers la philosophie de la nature, reprend de nombreux thèmes lucrétiens. Ritter, maître de Novalis, les intègre à son système globalisant. Novalis lui-même fera de la volupté, *die Wollust* (mot tombé en désuétude mais rappelant par sa consonance la *voluptas* latine), le moyen de la connaissance. La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle voit le renouveau des études philologiques et critiques. En 1850 paraît l'édition magistrale de Lachmann définissant des principes méthodologiques qui s'imposeront longtemps et dont certains demeurent valides. Un travail d'érudition sans précédent sur les manuscrits lui permit notamment d'évaluer les lacunes du texte, mais ses déplacements de vers et ses corrections paraissent aujourd'hui trop nombreux. Les premières transcriptions des papyrus d'Herculanum suggèrent de nouvelles interprétations de l'épicurisme dont bénéficièrent les études lucrétiennes : Munro en Angleterre, Giussani en Italie, Merrill aux États-Unis accompagnent leurs éditions du *De rerum natura* de remarquables commentaires philologiques et philosophiques. En France, l'étude littéraire de Patin <sup>3</sup>, qui connut un très grand succès, développa la thèse d'une contradiction entre le poète et le philosophe, thèse parfois défendue encore aujourd'hui sous d'autres formes.

1. Depuis l'édition GF du présent livre (1997), de nombreux ouvrages ont étudié l'influence de Lucrèce du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle (voir *infra* la Bibliographie révisée, p. 645).

2. Cf. J.-F. Marquet, « Victor Hugo et l'infiniment petit », *POÉSIE*, n° 31, 1984, p. 59-77.

3. M. Patin, *Études sur la poésie latine*, Paris, 1868, vol. 1.



Au XX<sup>e</sup> siècle, le succès des théories atomiques modernes, pourtant très éloignées des intuitions de Démocrite, provoqua un regain d'intérêt pour l'épicurisme. Einstein écrivit une courte préface pour la traduction allemande de H. Diels parue à Berlin en 1924. Dans les années 1950, le texte suscita plusieurs études en U.R.S.S. ; le matérialisme dialectique essaya d'annexer, à travers Lucrèce, ce que l'on appelle, d'après un concept moderne, le « matérialisme » de Démocrite et d'Épicure. En Angleterre, cette tendance fut illustrée par les travaux de B. Farrington ; en France, par les commentaires de G. Cogniot dans son édition de Lucrèce parue en 1954 dans la collection des « Classiques du peuple ». Ces analyses et d'autres, jugées de même obédience, donnèrent lieu à quelques passes d'armes entre latinistes, philologues et tenants du marxisme ou supposés tels. Le journal qui ouvrit ses colonnes à l'un des protagonistes du débat et porta à la connaissance du public cette nouvelle passion pour le poète latin ne pouvait être mieux nommé qu'il ne l'était : *L'Aurore*. Après une ère d'études critiques qui s'achevait avec les grands commentaires de A. Ernout et de L. Robin, de C. Bailey enfin, se levait donc, parmi quelques orages, le temps des synthèses. En 1963, P. Boyancé inaugura avec son *Lucrèce et l'épicurisme*, étude claire et pondérée, une réflexion sur la portée de l'humanisme lucrétien, qui fut poursuivie notamment par M. Conche et par J. Salem. D'autres études relevaient certains aspects de l'œuvre : ainsi, *Horror ac divina voluptas* de Schrijvers (1970) rattachait à une « poétique » ce que le docteur Logre avait défini comme l'« anxiété » de Lucrèce<sup>1</sup>. M. Bollack proposa avec *La Raison de Lucrèce* (1978) une analyse critique de l'ensemble des éditions et commentaires du *De rerum*

---

1. Dr Logre, *L'Anxiété de Lucrèce*, Paris, 1946.

*natura*<sup>1</sup>. Ce ne sont là que quelques titres choisis parmi une production très riche que recense et analyse l'ouvrage fondamental de Jean Salem, *Lucrèce et l'éthique* (1997). En France, l'une des contributions philosophiques les plus novatrices fut celle de Gilles Deleuze : « Lucrèce et le naturalisme<sup>2</sup> ». Il affirmait avec beaucoup de force et de clarté la cohérence du naturalisme pluraliste dans la physique et l'éthique du *De rerum natura*. Neuve et stimulante fut aussi l'interprétation déjà mentionnée de Michel Serres qui, en 1977, expliqua la physique de Lucrèce à partir de la mécanique des fluides : cette mécanique, à laquelle Démocrite semble s'être intéressé, fut formulée par Archimède, donc après la mort d'Épicure, en une théorie satisfaisant aux exigences de la science. Les travaux des philologues, accompagnés de la publication régulière des papyrus épicuriens d'Herculanum, permirent d'éclaircir des points obscurs et d'apprécier les différences entre le traité *Sur la nature* d'Épicure et l'œuvre du disciple. Enfin, le renouveau des études sur la « doxographie », néologisme désignant l'ensemble des ouvrages qui dans l'Antiquité classaient par thèmes et résumaient les opinions des philosophes grecs, précisa la méthode d'utilisation de certaines sources secondaires. Historiens de la philosophie, philologues, scientifiques contribuèrent donc à élargir et parfois à modifier les perspectives.

Dans la littérature, les traces de l'influence avouée ou non de Lucrèce sont abondantes, non pas simplement à cause du caractère universel de son poème, mais d'abord en raison de l'ampleur et de la vigueur d'une imagination qui

---

1. M. Bollack, *La Raison de Lucrèce. Constitution d'une poétique philosophique avec un essai d'interprétation de la critique lucrétienne*, Les Éditions de Minuit, 1978.

2. *Les Études philosophiques*, t. XVI, 1961, p. 19-29.

permet, expérience rare, de s'identifier aux « choses » : « Ça suffit. Je me désagrège. Je me plains plus. Mais il faut pas m'en faire davantage. Si les choses nous emportaient en même temps qu'elles, si mal foutues qu'on les trouve, on mourrait de poésie<sup>1</sup>. » Il reste que maintes discussions du *De rerum natura* paraissent, d'après les nombreux échos qu'elles suscitent au XX<sup>e</sup> siècle, n'avoir rien perdu de leur intérêt. Grâce à Bergson, la « raison » de Lucrèce dirige et conclut, dans l'œuvre de Proust, une longue analyse des rapports entre la mémoire, le sommeil et la mort<sup>2</sup>. Quant à l'entreprise d'explication universelle par la philosophie et la physique unies à la poésie, il semble qu'on ne puisse guère, à notre époque, y répondre autrement que sur le mode de la dérision, comme l'a fait Raymond Queneau dans sa *Petite Cosmogonie portative*, poème riche en thèmes et en expressions lucrétiens.

### *Édition et traduction présentées*

Les plus anciens manuscrits sur lesquels reposent les éditions modernes du *De rerum natura* sont les manuscrits O (Oblongus) et Q (Quadratus) aujourd'hui conservés à Leyde ; les philologues s'accordent désormais à reconnaître qu'ils datent du IX<sup>e</sup> siècle. Il existe en outre huit feuillets conservés à Copenhague (G) et dix feuillets conservés à Vienne (V, U). La concordance des fautes prouve que tous ces manuscrits procèdent d'un même archétype, remontant au IV<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> siècle, en lettres capitales. Les copies italiennes dérivant du manuscrit découvert par Pogge au

1. L.-F. Céline, *Mort à crédit*.

2. M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, « Sodome et Gomorrhe », II. Bergson publia et commenta des « Morceaux choisis » de Lucrèce.

XV<sup>e</sup> siècle (cf. *supra*, p. 41) paraissent elles aussi remonter à ce même archétype. Entre celui-ci et les manuscrits les plus anciens, il existe au moins un intermédiaire, en lettres minuscules, que les érudits situent au VII<sup>e</sup> ou au VIII<sup>e</sup> siècle. Le manuscrit O comporte des corrections contemporaines de sa transcription, puis d'autres datant du XI<sup>e</sup> siècle qui concordent le plus souvent avec les leçons des copies italiennes du manuscrit de Pogge : l'auteur aurait donc eu accès à O, peut-être aussi à Q (ou à l'une de ses copies). Ce manuscrit dit « Quadratus » contient d'intéressantes corrections du XV<sup>e</sup> siècle. Les manuscrits O et Q comportent des titres de chapitres ; ils paraissent provenir de l'archétype, mais on ignore à quelle date ils furent introduits dans le texte. Les éditions modernes reprennent souvent ces titres, parfois aussi elles les complètent ou les modifient à l'intention d'un public nouveau. J'ai suivi ce dernier usage.

Les difficultés auxquelles se heurtèrent les premiers éditeurs étaient graves et multiples : le texte comportait de nombreuses lacunes, seules quelques-unes étaient marquées par des blancs, les autres se manifestaient par l'incohérence des développements ; l'ordre de certains vers ou de certains ensembles de vers paraissait avoir été inversé ; beaucoup de mots ne s'inscrivaient pas de manière compréhensible dans les phrases, quelques-uns même n'étaient pas identifiables en latin ; ils avaient été parfois corrigés, mais ces corrections mêmes étaient souvent suspectes ; des phrases entières paraissaient corrompues ou interpolées ; plusieurs vers étaient faux ou plutôt incomplets. Le travail philologique auquel se livrèrent les éditeurs force l'admiration. Leurs corrections et gloses ainsi que celles que proposèrent les humanistes furent si remarquables que les éditions modernes s'appuient encore sur un certain nombre d'entre elles. Le texte

du *De rerum natura* n'est donc pas un bloc qui nous serait parvenu indemne, survivant miraculeusement au désastre de la littérature épicurienne : tel qu'il se lit aujourd'hui, il résulte d'une analyse critique des manuscrits, patiente et continue, dont les efforts, pourtant, ne sont pas toujours appréciés à leur juste valeur. Tel éditeur utilisait en 1975 le latin pour mieux injurier, dans sa propre « version » du *De rerum natura*, le travail d'un grand philologue dont l'édition selon lui ne se distinguait que par ses fantaisies orthographiques, « nombreuses et absurdes ». Il est vrai que la mode des invectives avait été lancée par l'illustre Lambin qui reprochait à Gifanius, éditeur du *De rerum natura* à Anvers, de l'avoir pillé ; ces invectives figurent dans la troisième édition de son Lucrèce en 1570 : *injustissimum, audacissimum, impudentissimum, fallacem, nigrum, infidum*, etc. ; cette liste microcholine est loin d'être exhaustive. Enfin, s'il est vrai, comme l'a montré M. Bollack, que certains choix des philologues sont orientés par leur conception générale de l'œuvre et présupposent une interprétation philosophique, il conviendrait de s'en réjouir plutôt que de s'en indigner, puisque le plus souvent ces philologues justifient leur interprétation et ne se déchargent pas de leur responsabilité de penseurs sur la spécialisation de leur science.

Le texte latin du *De rerum natura* que je présente est essentiellement tributaire des éditions d'Ernout<sup>1</sup> et de Bailey<sup>2</sup>. Dans leurs commentaires, ils ont justifié leur choix de telle leçon ou de telle correction lorsqu'il existe une divergence entre les manuscrits ou que le texte semble corrompu. Bailey, en particulier, dans ses deux forts volumes de commentaires

1. A. Ernout, *Lucrèce, De la nature*, Les Belles Lettres, 1920 (nombreuses rééditions).

2. C. Bailey, *Titi Lucreti Cari De Rerum Natura libri sex*, Oxford, Clarendon Press, 1947, 3 vol.

(quelque 1200 pages), compare minutieusement les différentes leçons et corrections, puis explique sans dogmatisme les raisons de ses choix. Le plus souvent ils s'accordent avec ceux d'Ernout et respectent la tradition : les corrections originales sont très rares. Lorsque j'ai choisi une version différente de celle d'Ernout, dont l'apparat critique est en France le plus accessible, je l'indique dans mes notes.

Il est devenu habituel de présenter sa propre traduction, usage d'autant plus périlleux que diverses théories s'affrontent aujourd'hui. Le traducteur, qui ne peut les ignorer, ne saurait pourtant s'en prévaloir ; du reste, les atomes rugueux du mot « traductologie » blessent son oreille et quelques atomes de son âme.

Le poème de Lucrèce étant d'abord une œuvre didactique, il fallait non seulement respecter la valeur logique et la structure des propositions, ce qui fut mon premier souci, mais aussi tenter de rendre accessible au lecteur d'aujourd'hui l'absolue nécessité de cette immense mécanique. Il m'a semblé que cela imposait deux partis formels : respecter l'unité de sens que forme presque toujours le vers de Lucrèce et, tâche plus difficile, trouver une cadence. La prosodie latine repose sur l'opposition entre syllabes longues et brèves et sur une accentuation régulière : l'hexamètre dactylique utilisé par Lucrèce comporte de treize à dix-sept syllabes qui forment six pieds de deux ou de trois syllabes, dont la première est accentuée ; il possède une ou, parfois, deux coupes. J'ai adopté une prose rythmée. Une transposition versifiée, assez souple pour ne pas « franciser » le modèle latin, eût été préférable mais le sens en aurait probablement pâti.

Lucrèce s'est plaint de la pauvreté du latin. Si l'on peut récuser aujourd'hui l'application de cette notion à la langue, il n'en reste pas moins que le latin est, à la différence du

grec, mal outillé pour l'abstraction<sup>1</sup> et substitue souvent l'expressif au cognitif. La traduction littérale de certains passages risquait paradoxalement de trahir l'intention de l'auteur ou de gauchir son raisonnement. Ainsi, au vers 339 du chant I, Lucrèce déclare que sans le vide « rien ne donnerait le commencement de céder la place », c'est-à-dire ne prendrait l'initiative de céder la place. Au vers 383, le vide est défini : « ce dont chaque chose prend le début de son mouvement ». Cette expression imagée fait couple avec la première : le vide « donne », les choses « prennent », mais elle est ambiguë en français et peut faire croire que tout mouvement, même volontaire, est causé par le vide, ce que dément le chant II. Il m'a donc semblé préférable de traduire ainsi la définition du vide : « condition première du mouvement des choses ». Je n'ai eu recours à ces sortes d'équivalences que lorsqu'elles m'ont semblé préserver la rigueur de l'original.

Francis Ponge, qui construit une sorte de langage-matière (« langue objet ») apte à traduire les choses, se reconnaît comme maîtres Lucrèce et Tacite, « parce que chez eux la densité de la langue latine se trouve portée à son comble ». C'est là, je crois, une des définitions les plus pertinentes du style de Lucrèce. Les premières transpositions de vers du *De rerum natura*, notamment celles de Ronsard et de Guillaume du Bartas, rendent admirablement leur économie et leur densité. Préserver cette densité est l'impératif que je me suis fixé.

---

1. Le latin n'a pas d'articles, possède très peu d'abstraites, un système de participes incomplet ; les prépositions sont employées en de multiples sens (une vingtaine pour *in*) et substituent aux rapports abstraits des rapports locaux sommaires ; les liens syntaxiques sont à la fois rigides (grammaticalement) et vagues (plusieurs sens indifférenciés). Sur tous ces caractères, cf. R. Poncelet, *Cicéron, traducteur de Platon*, De Boccard, 1957.

Plus difficile était de rendre au texte la lumière que revendique hautement Lucrèce.

Mais l'essentiel est peut-être ailleurs. Il se joue dans un combat incessant avec la matière des mots et la distribution des phonèmes dans la phrase. Selon Épicure, la voix elle-même peut traduire une perception véridique de la nature. Le langage, en effet, n'est pas né « par institution » mais, à l'origine, et d'une manière particulière à chaque peuple, « les natures des hommes expulsent l'air [...] sous la pression de leurs affections et de leurs représentations<sup>1</sup> ». Si donc, comme Épicure l'assure aussi, le langage s'est progressivement enrichi par « institution » et par raisonnement, il n'en permet pas moins d'exprimer la réalité directement transmise aux sens et à l'esprit humains par les « images » des choses. Lucrèce offre divers exemples de la présence de la « nature » dans le langage et rapproche les mots pour reproduire « quelques étincelles de ce feu qui est la transmission de la vie<sup>2</sup> ». Les transpositions que j'ai obstinément tentées ne suffisent certes pas à rendre le martèlement de la phrase latine ni la grande voix rauque de Lucrèce psalmodiant le monde et l'univers. Pourtant, les anagrammes que Saussure crut retrouver dans certains textes de Lucrèce<sup>3</sup>, comme dans ceux de Virgile et de quelques poètes latins, ces mots cachés sous les mots, montrent combien la substance des mots latins peut éveiller d'échos, à quel point

1. Épicure, *Lettre à Hérodoté*, § 75 ; cf. Lucrèce, V, 1028-1033 et 1056-1090.

2. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre II, chap. III ; l'expression précède une référence à Lucrèce. Dans sa préface à sa traduction du *Paradis perdu* de Milton, Chateaubriand a formulé admirablement les impératifs et les affres du traducteur, un traducteur aux théories étrangement modernes.

3. J. Starobinski, *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, 1971, p. 79-107.



cette substance constitue l'arrière-scène, pour ne pas dire l'inconscient, de notre langue. Cette traduction invite donc à entendre la « voix de la nature » à travers le latin de Lucrèce, à la fois si lointain et si familier.

José KANY-TURPIN



## NOTE SUR CETTE ÉDITION

### *Signes conventionnels*

\*\*\* : lacune.

† † : passage corrompu.

< > : mot ou groupe de mots ajoutés.

[ ] : passage suspect qui semble devoir être supprimé ; en marge, indique l'ordre original des vers quand cet ordre a été modifié.

Les lettres italiques signalent des leçons différant du texte des manuscrits. L'apostrophe marque l'élision de *s* à la fin d'un mot pour une raison métrique (maintien d'une voyelle brève, lorsque le mot suivant commence par une consonne). La ponctuation du texte latin correspond à une habitude moderne.

### *Orthographe du latin*

Les archaïsmes et les variantes orthographiques ont été conservés. Diels voyait dans les archaïsmes une marque de la rusticité de Lucrèce. Au sein d'un même manuscrit, les variantes dans l'orthographe d'un mot ne sont pas toujours imposées par la métrique. La plupart des éditeurs les ont cependant maintenues, même s'ils reconnaissaient qu'elles pouvaient correspondre à des fantaisies de copiste.

*Note aux vers IV, 26-53*

Alfred Ernout, dont l'édition latine a été reproduite (voir Présentation, p. 53-54), suit Marulle en réorganisant cet ensemble dans l'ordre 45-48, 26-43, 51-53, 44 et en supprimant 49-50 parce qu'ils répètent 29-30. Cependant, comme A. Ernout le précise lui-même dans une note annexée à sa traduction et dans son commentaire III, p. 179-180, l'ordre ainsi proposé et la suppression sont arbitraires et improbables ; il est donc préférable de maintenir le texte des manuscrits et de supposer que les vers 45-53 correspondent à une étape ancienne de la rédaction où Lucrèce pensait que l'exposé du chant IV suivrait celui du chant II ; en effet cet ensemble se réfère au contenu des chants I et II et les vers 45-48 sont presque identiques aux vers 31-34, qui figurent dans l'introduction du chant III. Le fait que les vers 45-53 n'ont pas été supprimés par Lucrèce paraît indiquer que le poète ne put achever la révision de son œuvre.

Voici la traduction du texte latin (vers 45-53 des manuscrits) :

Puisque j'ai enseigné les principes de l'univers,  
leur nature, l'extrême variété de leurs formes,  
le mouvement éternel et spontané de leur vol,  
l'opération par laquelle ils forment toute chose,  
désormais je t'expose un sujet fort apparenté.  
Il existe des images, comme nous les nommons,  
des membranes en quelque sorte ou des écorces,  
puisque l'image revêt l'aspect, la forme exacte  
de n'importe quel corps dont, vagabonde, elle émane.

DE LA NATURE  
DE RERVVM NATVRA

## LIBER PRIMVS

Aeneadum genetrix, hominum diuomque uoluptas,  
alma Venus, caeli subter labentia signa  
quae mare nauigerum, quae terras frugiferentis  
concelebras, per te quoniam genus omne animantum  
5 concipitur, uisitque exortum lumina solis,  
te, dea, te fugiunt uenti, te nubila caeli  
aduentumque tuum, tibi suavis daedala tellus  
summittit flores, tibi rident aequora ponti,  
placatumque nitet diffuso lumine caelum.  
10 Nam simul ac species patefactast uerna diei,  
et reserata uiget genitabilis aura Fauoni,  
aeriae primum uolucres te, diua, tuumque  
significant initum percussae corda tua ui.  
Inde ferae, pecudes persultant pabula laeta,

## LIVRE PREMIER

*Hymne à Vénus. — Éloge d'Épicure. — Critique de la religion ; sacrifice d'Iphigénie. — Il faut vaincre la peur par la connaissance de la nature. — Rien ne naît de rien. — Rien ne retourne au néant. — Les corps invisibles. — Existence du vide. — Tout se ramène aux corps premiers et au vide. — Statut du temps. — Les corps premiers ou atomes dans la nature. — Constitution de l'atome. — Réfutation de la cosmologie d'Héraclite. — Erreur des autres cosmologies ; réfutation d'Empédocle. — Réfutation d'Anaxagore. — Apologie du poème. — L'univers est infini. — Création et destruction des mondes.*

### *Hymne à Vénus*

Mère des Énéades<sup>1</sup>, volupté des hommes et des dieux,  
Alme Vénus qui sous les étoiles glissantes<sup>2</sup>  
peuples la mer aux mille nef, les terres fertiles,  
toi par qui toute espèce vivante<sup>3</sup> est conçue  
puis s'éveille, jaillie de l'ombre, au clair soleil,  
tu parais, Déesse, et les vents, les nuages te fuient,  
pour toi la terre ingénieuse parsème le chemin  
de fleurs suaves, pour toi l'océan rit en ses flots  
et le ciel pacifié brille d'un fluide éclat.

10 Car sitôt dévoilé le visage printanier du jour,  
dès que reprend vigueur le fécondant zéphyr,  
dans les airs les oiseaux te signifient, Déesse,  
et ton avènement, frappés au cœur par ta puissance ;  
les fauves, les troupeaux bondissent dans l'herbe épaisse,

15 et rapidos tranant amnis, ita capta lepore  
 te sequitur cupide quo quamque inducere pergis.  
 Denique per maria ac montis fluuiosque rapacis,  
 frondiferasque domos auium camposque uirentis,  
 omnibus incutiens blandum per pectora amorem,  
 20 efficis ut cupide generatim saecla propagent.  
 Quae quoniam rerum naturam sola gubernas,  
 nec sine te quicquam dias il luminis oras  
 exoritur, neque fit laetum neque amabile quicquam,  
 te sociam studeo scribendis uersibus esse  
 25 quos ego de rerum natura pangere conor  
 Memmiadae nostro, quem tu, dea, tempore in omni  
 omnibus ornatum uoluisti excellere rebus.  
 Quo magis aeternum da dictis, diua, leporem.  
 Effice ut interea fera moenera militiai  
 30 per maria ac terras omnis sopita quiescant.  
 Nam tu sola potes tranquilla pace iuuare  
 mortalis, quoniam belli fera moenera Mauors  
 armipotens regit, in gremium qui saepe tuum se  
 reicit, aeterno deuictus uolnere amoris,  
 35 atque ita suspiciens tereti ceruice reposita  
 pascit amore auidos inhians in te, dea, uisus,  
 eque tuo pendet resupini spiritus ore.  
 Hunc tu, diua, tuo recubantem corpore sancto  
 circumfusa super, suauis ex ore loquellas  
 40 funde, petens placidam Romanis, incluta, pacem.  
 Nam neque nos agere hoc patriai tempore iniquo  
 possumus aequo animo, nec Memmi clara propago  
 talibus in rebus communi desse saluti.

Omnis enim per se diuom natura necessesst  
 45 inmortalī aeuo summa cum pace fruatur,



fendent les courants rapides, tant, captif de ta grâce,  
 chacun brûle de te suivre où tu le mènes sans trêve.  
 Par les mers, les montagnes, les fleuves impétueux,  
 les demeures feuillues des oiseaux, les plaines reverdies,  
 plantant le tendre amour au cœur de tous les êtres,  
 20 tu transmets le désir de propager l'espèce.  
 Et puisque tu es seule à régir la nature,  
 puisque rien ne s'élève aux rives divines du jour,  
 rien d'heureux ni d'aimable ne s'accomplit sans toi,  
 c'est avec toi Vénus que je souhaite m'allier  
 pour écrire ce poème sur la nature des choses  
 dédié à Memmius, notre ami <sup>4</sup>, que toujours, ô divine,  
 tu voulus en toutes choses parer de l'excellence.  
 Aussi donne à mes mots une grâce éternelle.  
 Cependant, sur les mers et les terres, apaise  
 30 et endors les travaux inhumains de la guerre.  
 Toi seule accordes aux mortels le bonheur de la paix  
 puisque le dieu des armes, maître des combats féroces,  
 Mars, vient souvent se réfugier sur ton sein,  
 vaincu par la blessure éternelle de l'amour.  
 Il y pose sa belle nuque, puis levant les yeux,  
 avide, s'enivre d'amour à ta vue, Déesse,  
 et ployé contre toi suspend son souffle à tes lèvres.  
 Lorsqu'il reposera, enlacé à ton corps sacré,  
 fonds-toi en son étreinte et tendrement exhale  
 40 pour les Romains, Grande Vénus, tes prières de paix ;  
 car dans un temps où la patrie subit la tourmente <sup>5</sup>,  
 nous ne pourrions bâtir notre œuvre l'âme sereine,  
 ni l'illustre descendance des Memmius  
 négliger en telle urgence le salut commun.

La nature absolue des dieux doit tout entière  
 jouir de l'immortalité dans la paix suprême,

semota ab nostris rebus seiunctaque longe.  
 Nam priuata dolore omni, priuata periclis  
 ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,  
 nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.

- 50 Quod superest, uacuas auris <animumque sagacem>  
 semotum a curis adhibe ueram ad rationem,  
 ne mea dona tibi studio disposta fideli,  
 intellecta prius quam sint, contempta relinquant.  
 Nam tibi de summa caeli ratione deumque  
 55 disserere incipiam et rerum primordia pandam,  
 unde omnis natura creet res auctet alatque,  
 quouē eadem rursus natura precepta resoluat,  
 quae nos materiem et genitalia corpora rebus  
 reddunda in ratione uocare et semina rerum  
 60 appellare suemus et haec eadem usurpare  
 corpora prima, quod ex illis sunt omnia primis.

- Humana ante oculos foede cum uita iaceret  
 in terris, oppressa graui sub religione  
 quae caput a caeli regionibus ostendebat,  
 65 horribili super aspectu mortalibus instans,  
 primum Graius homo mortalis tollere contra  
 est oculos ausus, primusque obsistere contra ;  
 quem neque fama deum nec fulmina nec minitanti  
 murmure compressit caelum, sed eo magis acrem  
 70 inritat animi uirtutem, efringere ut arta  
 naturae primus portarum claustra cupiret.  
 Ergo uiuida uis animi peruicit, et extra  
 processit longe flammantia moenia mundi,  
 atque omne immensum peragrauit mente animoque,